

Photo : Margo Friters-Drucker,1957

La joyeuse liberté de Michel Patrix

Le peintre et son temps des années 50 à 70

Blaise Patrix

« Je ne peins pas pour vivre, je ne vis pas pour peindre. Ma peinture c'est ma vie où plutôt il s'agit d'une seule et même chose. Quand je suis malade, ma peinture se couche »

Michel Patrix

Ce texte parle d'une vie dont les choix ont eu le mérite d'être jusqu'à sa fin délibérément expérimentaux, intègres et novateurs.

C'est l'écrit d'un fils à propos de son père mais c'est aussi celui de l'artiste que je suis à propos d'un autre artiste qui lui a transmis la volonté d'exercer son métier comme on apprend à vivre. Je veux dire comme depuis le fond des âges, génération après génération, l'humanité apprend à vivre au mieux le don qui lui est fait d'être en vie. Un métier inquiet donc, travaillant autant que faire ce peut à déconstruire ses propres aprioris, explorer les limites, scruter la perpétuelle mouvance des êtres et des choses, et comme le conseille si bien Edouard Glissant et « s'ouvrir à l'imprévu qui naît de la rencontre ».

Il témoigne d'un passé que les développements médiatiques ont bien éloigné des sollicitations immédiates de notre quotidien actuel. Il évoque par exemple une génération dont la jeunesse a connu le monde avec un bout. Le bout du monde dont les nouvelles aventureuses se dévorait à la plume des grands reporters ou bien l'oreille collée à la TSF. Une époque ou voler dans les airs pour changer de continent relevait de l'héroïsme et où l'hégémonie du progrès n'avait pas de limites. Un temps ou, sans vouloir pour autant déjà aller s'installer sur Mars, l'univers semblait encore massivement colonisable, exploitable, rentabilisé tel un objet. Un temps cependant ou les traditions imposaient encore en Occident la pesante lenteur de leur rythme, un temps où tenir tête à ses parents relevait de l'infamie, un temps où une femme était honnie d'enfanter sans époux. Ce même temps où comme le rappelle Line Renaud, « les avortements se pratiquaient à l'aiguille à tricoter ».

Ce texte témoigne aussi de la période plus récente durant laquelle, depuis la seconde-guerre-mondiale, la dangerosité mortelle de l'évolution technologique contraint peu à peu l'humanité en quête d'un devenir pacifique à réfléchir, évaluer le sens et la portée de ses convictions, déconstruire les mécanismes très profond de la subjectivité.

Michel Patrix, décède d'un arrêt cardiaque à l'âge de 56 ans. Au cours de sa vie il avait activement participé à l'érection de la liberté de pensée dont notre modernité occidentale se revendique.

Cette histoire regroupe mes propres souvenirs, ceux de ma famille maman, ainsi que, des amis Dany, Jeannette et Martin Lartique, Françoise Lelli, Fred Lerond, Jacques et Nena Baratier, Jeanne et Jacques Busse, Jean Cortot, Fred Lerond, Nicolas Savoye, du marchand Patrick Reynolds et du galeriste Frédéric Roulette. Le tout complété de l'étude de documents, article de presse, note éparses, poêmes, catalogue personnel, lettres, carnet de bord, soigneusement répertoriés pour la plupart par mon frère Laurent. La sauce n'aurait pas prise sans le patient travail de Xavier Debeaurain, initiateur et contributeur éminemment actif de la page dédiée Wikipédia. Tous mes remerciements. Certain noms on été modifiés. Je prie toute personne concernée par ce récit de m'en pardonner les erreurs et de m'aider à les corriger.

Difficile en effet d'évoquer cette personnalité complexe, férue de philosophie, d'anthropologie, d'archéologie, de musique, d'histoires à entendre et à raconter, et de poésie.

La genèse du talent

Michel Patrix disait avoir été marqué par le fait de porter la version masculine du prénom de sa sœur ainée Micheline, décédée en bas âge d'une méningite. Peut être est ce dans le défi que sa naissance a représenté pour ses parents, qu'il faut chercher les tendances héroïques de celui que ses collègues de la jeune peinture Parisienne des années 50 surnommait « l'increvable"?

Dès la naissance il est asthmatique.

Son père Léon, ingénieur, inventeur et fabricant de machines-outils dans le domaine de l'ébénisterie partage avec sa mère, lui jouant du violon et elle du violoncelle, un fervent talent de mélomane. Ce talent est pour Léon et Germaine son épouse, d'une importance décisive. C'est en jouant du violon au terrasse des cafés parisiens que le jeune ouvrier spécialisé tourneur-fraiseur, a payé les études à l'Ecole des Arts et Métiers qui ont déterminé son ascension sociale. Leur couple s'est formé autour de leur amour commun de la musique. Un amour qu'ils transmettent à Michel et ses deux sœurs. Michel, après avoir dû étudier le piano, se consacrera par amour du Jazz à la clarinette.

De Dives sur mer ou l'entreprise de son papa est installée dans les halles du marché, il se rappelle que dans sa prime enfance, son copain d'école à la recherche d'une fuite d'eau, déchaussant une pierre, un tout petit cailloux d'apparence anodine, au pied d'un mur, avait fait s'écrouler la façade de sa maison. Ce qu'il dit en 1948 à propos de cet incident dans un courrier à son ami Jacques Busse montre l'idée qu'il se fait de la créativité :

« Et bien j'ai passé toute une partie de mon existence à enlever les pierres de ma maison, maison prise ici dans le sens alchimique que l'on prête à ce terme,... pour m'apercevoir... que le vide y est (en l'homme) impossible à faire et que chaque pierre ôtée de son édifice y est équilibrée immédiatement par une identique quantité d'acquisition involontaires, incontrôlable, qui lui sont imposée par sa condition sensorielle d'être tournée sur le monde extérieur (...). Il a ainsi le sentiment (...) de se faire, ou plutôt d'être fait, par le truchement de la sensualité (...) phénomène duquel il déduit (...) ce qu'il est, ainsi que presque toutes les modalités de pensées et les normes dont il dispose pour y couler ses pensées ». Ainsi pour lui, les limites de la conscience, dès lors qu'on en décèle un à un les

Ainsi pour lui, les limites de la conscience, dès lors qu'on en décèle un à un les aprioris, s'ouvrent à une infinité de possibles.

Par ailleurs, un long texte trouvé dans ses notes tardives fait part de l'état d'hébétude perplexe dans lequel l'a plongé à l'âge de quatre ans, un jeu de

pistolet-à-flèche au relent nationaliste et antiallemand reçu de ses parents en guise de cadeau de Noël.

Suite à la nécessité d'agrandir l'entreprise, la famille Patrix quitte Dives-sur-mer pour s'installer à Castelsarrasin. Michel poursuit ses études secondaires en pension au collège Jésuite de Brive-la-Gaillarde. A l'âge de douze ans en guise de punition pour sa tendance à fredonner pendant les cours, son professeur de dessin l'emmène en guise de « colle » peindre des lavis sur le motif les jeudi après midi. Sa passion pour la peinture est née.



Aquarelle gouachée sur papier - 1929 (?)

« N'allez pas par là ! n'allez pas par là ! » deux jeunes remontent en gesticulant et courant la rue qui mène à la plage à l'heure ou les familles s'y rendent à grand renfort de parasols, sceaux et pelles. Alerté le premier groupe s'arrête et rebrousse chemin, (« sait–on jamais »). Le second groupe apprend le danger, décide qu'il est plus prudent de s'en retourner et se joint au premier. Pour finir, une vingtaine de personnes alarmées stoppent les voitures et leur intime de faire demi tour face au péril. De cette farce de potache orchestrée lors de vacances avec un copain d'étude,

le jeune adolescent Michel tire la conviction qu'un mouvement de foule se crée si aisément qu'il vaut mieux éviter de s'y affilier sans réserve. Il gardera par ailleurs de ce modeste succès un penchant prononcé pour le canular.

L'énergie débordante et d'un sens critique prononcé commune à nombreux jeunes le rend délicat à gérer pour ses parents devenus notables de la bourgeoisie périgourdine.

« Je sors mon coq, rentrez vos poules », répond sa maman à celles qui se plaignent que leurs filles se soient énamourées.

Il obtient avec un an d'avance le baccalauréat option philosophie avec mention. Mais son intérêt pour la peinture et la philosophie se heurte aux ambitions paternelles qui voudraient que l'aîné, unique garçon, reprenne et développe le patrimoine.

En Occident, le conflit de génération devient un phénomène de société courant entre les deux guerres du XXème siècle. A l'injonction paternelle « si tu n'es pas d'accord tu te nourris par toi même », combien de jeunes n'ont-ils pas ainsi choisi à l'époque le départ pour les colonies?

Invente ta vie.

Si depuis tout temps, la tension entre le dynamisme juvénile et la sage expérience des ainés est un vecteur de l'évolution sociale, l'esprit de concurrence dopé par la révolution industrielle et l'expansion des ¹ villes au XIXème siècle, à pour conséquence une fracture plus en plus large entre les générations. Fracture que l'individualisme croissant annoncé dès le romantisme pousse au point de rupture, avec les Zazous, l'existentialisme et qui s'épanouira pleinement en 1968.

Flaubert, selon l'humeur de son temps, doit faire mourir Emma Bovary. L'intense bouillonnement interculturel auquel nous sommes conviés depuis les premières expositions universelles en passant par la révolution socialiste et les deux guerres mondiales a depuis lors fait sauter le verrou des traditions et avec lui la soumission due jusque là aux ainés.

(Virginia ma bien aimée, pense que le conflit de génération est un affaire typiquement lié à l'esprit belliqueux de contradiction bien français... Peut être bien aussi après tout?)

¹L'exposition présente d'ailleurs un « pousseur de wagonnet » peint à la fin des années 50 en souvenir de cette expérience.

Invente ta vie.

En 1935 les audaces esthétiques du Bauhaus ont marqué les objets du quotidien, le surréalisme, la théosophie, Tzara, Steiner, Apollinaire, Cendrars, Isadora Duncan, Gurdjeff, Panaït Istrati, Kandinsky, Zao Wou-Ki, Picasso, Braque, Trenet, Johnny Hodge, Bix bederbeicke, André Breton, Georges Bataille, appellent les jeunes à participer activement à l'évolution de leur temps. Dans un tel bouillonnement culturel comment supporter sereinement encore les aprioris mal informés des aînés.

Le jeune Michel, refuse de suivre son père et quitte sa famille. La relation entre Léon et Michel reste marquée par ce défi longtemps encore après la mort de Léon.



Avec sa sœur Noëlle à Castelsarrasin -1935 (?)

Invente ta vie

C'est en compagnie de la femme du garagiste, que Michel quitte scandaleusement sa famille à l'âge de 18 ans pour s'installer à Bordeaux où le couple vivote.

Nanou prend des travaux de couture, sert dans un bar et lui prends tous les petits boulots qui se présentent. Parmi ceux là, de l'emploi de pousseur de wagonnets sur le port, il dira que c'est le second métier qu'il a le mieux apprécié car il lui permettait de penser. Il en a d'ailleurs fait le sujet d'une toile en 58.

C'est aussi à Bordeaux qu'ayant prêté leur chambre à un copain il s'est fait piquer tous ses livres, des premières éditions et tous ses disques. A partir de ce jour qu'il n'a plus jamais voulu rien garder hormis son matériel de peintre. Livres, disques, revues tout étaient donné aux amis sitôt qu'il en avait pris connaissance. Il se débarrassera tout aussi bien des objets qu'il reçoit en héritage.

Trenet chante « Y'd'la joie », au diable les conventions bourgeoises, au diable l'ennui du devoir, liberté, plaisir et légèreté : « la seconde au fond du couloir, c'est les toilettes, par ici la sortie! »

En février 1937 il devance l'appel de six mois et s'engage dans l'armée de l'air dans l'espoir de s'offrir le loisir de lire et de peindre. Formé au métier de mécanicien il obtient l'autorisation de rejoindre son foyer chaque soir alors que Nanou divorcée et lui se marient en septembre 1939. Il est gardé en janvier 1940 sous les drapeaux et démobilisé avec le grade de caporal chef en Juillet de la même année. Fervent émule du Sapeur Camembert, il dit chercher à égayer l'ennui routinier de la vie de caserne en faisant ce qu'il appelle des grèves du zèle. Il s'agit de s'en tenir selon le règlement militaire à toujours exécuter séance tenante le dernier ordre reçu : par exemple abandonner le seau de vidange des latrines et le balai sur place afin d'aller porter un pli, abandonner cette seconde mission pour exécuter un nouvel ordre, etc... assez paradoxalement, le capitaine apprécie son sens de l'humour, remarque son instruction et l'emploie comme secrétaire.

Hormis l'intense plaisir lors des acrobaties aériennes sur un biplan, il gardera de ces années de régiment un souvenir pesant. Vingt ans plus tard ses nuits sont encore hantées du cauchemar d'être mobilisé.

L'engagement

La formation militaire à contrario vivifie son esprit d'indépendance, qui le portera notamment pendant les années d'occupation à rejoindre la résistance. Les actes posés à cette occasion sont pour lui honteuses réminiscences. Il refuse la croix de guerre qui lui est proposée à la libération. « Rien de plus normal », dira t'il « j'aurais préféré ne pas avoir à le faire ».

Régulièrement sa peinture dénonce l'absurdité des persécutions guerrières, racistes et (ou) coloniales et soutient les mouvements d'aide aux victimes. « Combats», « Scènes de guerre », toute la série des « Massacres », peints en 1945/6, exorcisent les traumas vécus durant les actions de résistance, la descente de croix intitulée « les dés sont pipés » en 1949, s'insurge contre la guerre d'Indochine qui n'ose pas encore dire son nom.



"Les dés sont Pipés" - Huile/panneau - 60 x 120 cm - 1949

Les compositions de crânes d'animaux collectés à l'abattoir peinte en 1960, natures mortes plus mortes que nature intitulés « Colloque », « Des p'tit trous pas chers », « le repos du guerrier », dénoncent l'absurdité de vouloir dominer la résistance algérienne en soif d'indépendance. La série « Requiem » honore la mémoire de Till Emet, adolescent afro-américain torturé a mort en 55 sur la dénonciation par une femme blanche de l'avoir courtisée. Les coupables avaient été acquittés et l'affaire avait soulevé une polémique au sujet de la ségrégation aux Etats Unis. Il fait notamment don d'œuvres en 1952 en soutien aux enfants de fusillés et déportés, puis en 1959 en soutien à la conférence d'Europe occidentale pour l'amnistie aux prisonniers exilés politiques espagnols. Il soutient l'action de Laurent Schwarz dont il

partage l'engagement pour la décolonisation et contre l'armement nucléaire. Il se rend en 1966 aux six heures de la mutualité, manifestation contre la guerre au Vietnam. Toutefois il se défie des mouvements et embrigadements de toute espèce. « Méfiez vous des terminaisons en « isme » enseigne t'il à ses enfants.



« Le repos du guerrier » - huile sur lin $-73 \times 60 - 1960$

Il prône cyniquement l'idée de mettre fin aux guerres « en obligeant, comme le fait tout animal qui se respecte, le combattant à manger chaque victime qu'il tue ».

Parallèlement il est membre en 49 du Comité fondateur du Salon de la jeune peinture auquel il participera en 50, 52 et 54.

Paris, naissance d'un groupe et tribulations autour d'une échelle

Le couple s'installe à Paris en 1941 à fin que Michel puisse se consacrer pleinement à la peinture. L'union conjugale ne résiste plus longtemps. A partir de cette séparation et jusqu'au moment ou il rencontre Annie, ma mère, en février 1953, la vie affective du jeune homme sera mouvementée, avec souvent plusieurs relations menées de front. Nanou et Michel restent des amis bienveillants l'un pour l'autre bien au delà de leur divorce acté en 1948.

Pour l'heure, Michel Patrix partage son amour du jazz avec leur voisin Hugues Panassier fondateur du « Hot club de France ». C'est pour lui l'occasion de mieux connaître la musique de Louis Armstrong, Mezz Mezrow, Johnny Hodge, Django Reyhnard et Stephane Grapelli.



Aquarelle - Arrivée à Paris en 1941

Après un cours séjour à l'académie Julian, il entre chez André Lhote qui le familiarise avec l'usage du nombre d'or dans la composition. C'est dans la mezzanine de cet atelier où se retranchent trois élèves que le maitre appelle « les incorruptibles » que Jean Marie Calmettess et Jacques Dufresne le remarquent et l'invitent à rejoindre en 1942 le collectif en train de se former ensemble avec <u>Jacques Busse</u>, Jean-Marie Calmettess, <u>Ernest-René Collot</u>, <u>Jean Cortot</u>, Daniel Dalmbert et Christiane Laran, dans l'atelier de Othon Friesz à l'académie de la grande chaumière. Le groupe occupe la aussi une mezzanine. On n'y accède par une échelle. Alors que le célèbre

pianiste passe les visiter, le père de Cortot baptise leur collectif « groupe de l'Echelle ». Plusieurs versions existent à propos de l'origine de ce nom. D'autres auteurs parlent de la vue des toits de Paris qu'on aperçoit en y grimpant. J'ai entendu ses utilisateurs-trices évoquer entre soi sa belle utilité de cet accessoire pour la pratique de positions érotiques raffinées. César Baldaccini dit Cesar, et Geneviève Asse fréquentent occasionnellement leur atelier.

Patrix dont il est écrit en 43 qu'on ne lui connaît pas d'adresse car il en change trop souvent, dort très certainement souvent par terre près du poêle de encore chaud comme dit l'avoir fait aussi le peintre et écrivain Rezvani. Il potasse assidument « La Science de la peinture » de Jehan-Georges Vibert déniché chez un bouquiniste, à fin de parfaire son métier. Il consultera ce bouquin remplit de recettes tout au long de sa carrière.

Othon Friez les parraine très affectueusement. Il les encourage à peindre comme ils veulent, leur apporte des jambons reçus on ne sait trop comment de sa Normandie natale et leur montre comment dérober des pinceaux chez Sénelier en les glissant dans leur manche pendant que l'un d'entre eux achète benoitement un tube d'aquarelle. Ils vont aussi la nuit avec leur fameuse échelle découper et décrocher les grandes affiches de cinéma qui étaient à l'époque peintes sur de la toile. Ils les découpent et les lavent à grande eau dans le ruisseau pour se les partager comme toile à peindre.

« L'Echelle », on l'aura compris est avant tout une histoire d'amitié, joyeuse et spontanée entre de jeunes esprits rebelles qui trouvent dans leurs échanges matière à s'affirmer. Les amis ont clairement choisi l'hédonisme et l'espièglerie plutôt que la prostration. L'enthousiasme partagé par ses membres s'articule entre ivresses créatives, franches rigolades, et échanges passionnés.

Le groupe exposera plusieurs fois au complet. A Paris, Galerie Jean Dufresne en 46, Galerie Drouant David en 48. En 51 à l'occasion du bimillénaire de Paris le groupe installe des fresques à la célèbre brasserie de Montparnasse La Coupole ².

En 53 une exposition Galerie Jacques Hamon au Havre les réunis une dernière fois. Mais déjà, alors que chacun fonde une famille, sans qu'aucune décision d'y mettre fin ne soit professée, les relations du groupe se distendent peu à peu.

œuvres étalées au solde la brasserie prêtes à être marouflées.

12

² L'esquisse des « plongeurs » est le projet d'une des deux fresques exécutées par Michel Patrix. L'exposition montre la documentation photographique ainsi qu'un courrier de Annie Patrix s'y référant adressé au gérant de la Coupole, récemment retrouvée dans ses archives. Elle stipule que faute de place les fresques de 6 en 10 m de large ont été peintes par tranche en roulant et déroulant progressivement la toile et que l'auteur ne put vérifier l'exactitude de sa composition qu'une fois ses

Parallèlement, le livre « Poésies incomplètes » de Cortot paraitra aux éditions du Mouflon, illustré de gravure de Michel Patrix en 1947. En 1949 Jean Cortot et Michel Patrix exposent ensemble avec Bernard Buffet et Vincent Guignebert galerie Visconti. En 50, Calmettes, Cortot et Patrix exposent Galerie Galanis Hentschel.

Pas de manifeste pour ces zazous qui se font fête de vivre et posent leur quartier général à La coupole, mais plutôt un amical plaisir de s'accompagner mutuellement. Les échanges épistolaires entre Michel Patrix et Jacques Busse, documentent cependant autant les désopilantes frasques iconoclastes de la bande que leurs préoccupations esthétiques, aspirations philosophiques et poétiques.

Michel Patrix est le mentor du groupe au dire de Jeanne Busse, qui deviendra la compagne de Jacques après sa séparation d'avec Christiane Laran en 1952. Jeanne dit qu'elle a l'impression de passer un examen lors du diner organisé par les deux amis au lendemain soir de sa rencontre avec son défunt mari. « J'ai la conviction que l'avis de Pat était essentiel aux yeux de Jacques qui m'aurait remerciée si je n'avais pas plu ce soir là » confie t'elle rigolarde. Fort heureusement naît une indéfectible complicité amicale et la pétulante jeune femme hérite ce soir là du surnom « Raton ».

S'il est attaché à l'amicale énergie du groupe, Michel préserve jalousement son autonomie. Il lit beaucoup, peint très énergiquement, s'échappe régulièrement pour travailler hors de Paris et entretient par ailleurs des relations amicales particulières avec des ainés tels que Dominguez³, Grüber dont il partage l'admiration pour les primitifs flamands et allemands ainsi que la faiblesse pulmonaire, Tal Coat, André Marchand et Antoni Clavé, défendus eux aussi par Drouant et David. Plus proche de sa génération il lie encore des amitiés durables avec les peintres Dany Lartigue, Piotr Dimitrienko, Jacques Lagrange, le cinéaste Jacques Baratier et le photographe et journaliste Pierre Golendorf.

C'est d'ailleurs le seul de l'Echelle à persister dans l'expression figurative en dépit de l'engouement général pour l'abstrait qui se fait jour aux lendemains de la guerre. Se détachant de la formulation post-cubiste de ces débuts, il développe un style figuratif personnel tout à la fois construit et enlevé.

-

³ les trois dessins automatiques de 44 présentés montrent clairement son influence

Les années d'occupation - résister c'est aimer et surtout aimer rire:

Les tickets d'alimentation, les queues interminables pour une miche de pain saupoudrée de plâtre en guise de farine, comme tous les parisiens les jeunes artistes crèvent la dalle. Mais encore, la délation, les rafles, les déportations, les exécutions rendent les lendemains aléatoires. On n'exprime pas de désaccord en public, on se retrouve discrètement, on s'entraide. Copains et copines se partagent un peu tout, la pitance, les rentrées pécuniaires, les bons tuyaux. Le matériel est rare. On récupère les affiches de cinéma marouflées sur toile comme support, on emploie de la peinture en bâtiment Ripolin qu'on dégraisse de son trop plein d'huile et de vernis en la laissant s'épaissir sur des couches de papier journal.

Une ancienne prostituée qui tient une petite cantine les prend sous son aile maternelle, leur fait volontiers une ardoise et leur confectionne patiemment des gilets avec de multiples couches de papier journal qui ont le double intérêt paraît-il d'être à la fois à l'épreuve du froid hivernal et des balles. Nous avons été rendre visite à cette dame le nom m'échappe. Son opulente physionomie semblait difficilement tenir dans son nouveau restaurant. Une sorte de couloir qui s'ouvrait dans le quartier de la tour au crabe aux touristes que le ferry brassait, du temps ou il accostait parmi les chalutiers à même le port de Dieppe. Impossible de partir sans avoir gouté ses langoustes. Le temps « antéRBnB » où l'hospitalité était gratuite n'est pas bien éloigné, mais la mémoire de personnes aussi généreuses doit tout de même être vivement honorée.

Michel Patrix gagne de quoi vivre et surtout payer son matériel en assurant de petits services, peinture en bâtiment, décoration de miroir montés en paravents, d'abat jours, qu'il livre à l'aide d'une charrette à bras. Chez Calmettess qui le reçoit un temps, les amis utilisent pour palier aux rigueurs de l'hiver la résistance d'un sommier métallique chauffé à blanc par l'électricité du secteur sur lequel ils le branchent à l'aide de pince crocodile. Voler un Etat collaborant avec l'occupant leur réchauffait alors autant l'esprit que le corps de ces Zazous

Radio Londres est écoutée. Anglais et canadiens sont vénérés pour leur courage lors de la tentative de débarquement à Dieppe en 1942, mais le swing donne vraiment la côte aux américains chez les jeunes. On s'inspire des noms de codes employés par la résistance pour s'attribuer des sobriquets qui prennent parfois des consonances anglo-saxones. Ainsi son amour des paupiettes de veau fait de Cortot « Poppi », Calmettess de par sa courte taille devient « Moutard », Busse qui porte le

gibus devient Gibustre, Dufresne pour je ne sais quelle raison devient « Gaétan », Patrix devient « Pat ». ,

C'est Zazou!

Tenir tête au vert de gris et au bruit des bottes au pas de l'oie, tenir la dragée haute à la misère, quel luxe! Bien avant les magnifiques sapeurs de Kinshasa, justement parce que que le prix du tissus est exorbitant, on dépense allègrement à se fringuer ample, on trouve même moyen de se faire des concours de danse dans les caves. On aime les amis, on aime vivre.

Tout çà c'est Zazou.

Léger d'humeur et de mouvement certes, mais engagé : certains Zazou se font coudre l'étoile jaune avec ZAZOU brodé au centre. Bien sûr, lors des rafles, décliner leur identité à la déportation leur suffit pour échapper à la déportation, et l'on peut s'offusquer d'une telle légèreté alors que les porteurs d'étoile réellement juifs, eux, disparaissent vers les camps de concentration, mais narguer l'occupant est un façon de manifester leur désaccord avec sa politique antisémite et de clamer leur solidarité avec le peuple juif.

C'est hors de Paris que Pat trouvera l'occasion en 1943 de concrétiser son engagement. Afin d'éviter que l'occupant ne fasse main basse sur les collections nationales, le Ministère de la Culture préserve de jeunes artistes du Service de Travail Obligatoire (STO), tout en les employant à la conservation du patrimoine. Le gardiennage de monuments historiques sert alors de couverture à la discrète dissimulation de collections issues des musées nationaux. En 43, alors qu'il est assigné en tant que gardien du Château de St Agil dans le Loir et Cher, Michel Patrix, se voit confiées des caisses venant du Louvre. Il ne tarde pas à se faire des amis dans le coin et intègre les actions d'un commando de maquisard local au sein duquel il assume avec son grade de caporal chef la responsabilité de trois hommes. Très à contre cœur, il ne confiera à ses enfants, que deux souvenirs de cette période de raids. D'une part, le décès d'un jeune adolescent, sentinelle poignardée par un prisonnier aviateur allemand dont il avait la garde, pour avoir négligé de lui faire enlever les chaussures lors de la fouille réglementaire, et d'autre part, le fait de s'être porté volontaire pour transporter seul des caisses d'obus à travers un champ de mine.

«...J'ai frappé le premier. J'ai le sens de la réalité, moi, poète. J'ai agi. J'ai tué, comme celui qui veut vivre » dit Cendrars.

« Toi ou moi ! » : notre anxiété d'être un jour victime d'un attentat terroriste, notre compassion pour les familles de celles et ceux qui y sont restés, sont bien vagues et

distant cependant du cruel face à face entre deux ennemis en temps de guerre. L'éloignement des conflits armés, l'abstraction technologique des frappes dites « chirurgicales » ne doit pas faire oublier la marque du meurtre lorsqu'il ne s'agit plus que de tuer ou être tué. Pat a-t'il lui aussi tué? Sinon à l'arme blanche comme dit le poète, d'une rafale de fusil mitrailleur? ou bien encore des suites d'un dynamitage?... motus. Comme tant d'autres confrontés à la violence guerrière, il ne trouvait rien à en dire... Bien qu'il estime la cause juste, ce qu'il a vu ou fait relevait à ses yeux d'une face honteuse de la nature humaine et devait sombrer dans l'oubli. C'était de trop. Pas de publicité, ne pas donner corps, garder pour soi ce fardeau là. «Circulez y à rien à voir!... Les toilettes c'est la deuxième au fond du couloir! Par ici la sortie!».

Lui préfère de loin évoquer la farce de potache, faite à un convoi de chars ennemis en inversant les panneaux de signalisation d'un carrefour. Assis sur le talus d'en face, faisant mine d'admirer le paysage tout en grillant nonchalamment une clope le couple qu'il forme avec sa compagne du moment voit, telle une fascinante marionnette, la tourelle du char de tête tourner lentement son canon d'un côté, de l'autre, puis s'immobiliser en leur direction un désagréable instant qui semble durer une heure, pour finalement mener le convoi à grand renfort de couinement métallique dans la direction qu'il viennent de fausser.

Mais bien plus encore, il préfère relater la chance d'avoir à cette occasion pu observer de près à sa guise, des tableaux de maitres allemands et flamand de la Renaissance. Il se donnait le plaisir d'exposer au pied de son lit le triptyque de Grünewald recherché, disait il, par Gœbels en personne. Il tirera par la suite de ce privilège une pratique élaborée du glacis ainsi qu'un intérêt pour la figure humaine qui le rapprochera du peintre Grüber. A l'occasion d'une interview il citera Grünewald et Cranach comme ses dieux lares.

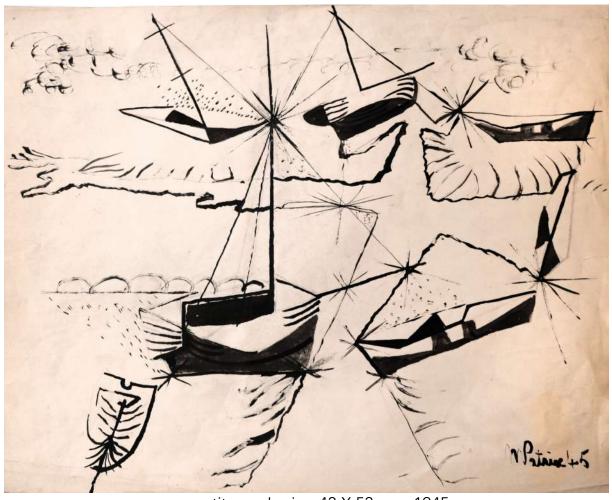
Risquer sa vie d'accord, du moment qu'on peut en rire, mourir éventuellement pourquoi pas, plutôt cela que l'inacceptable, mais pas de mesquinerie! : Lors ce qu'il s'aperçoit que sa compagne fume en cachette, il cesse de l'aimer et s'en sépare.

De retour à Paris, Michel se rapproche des frères Duquesne⁴. Comme lui, ils sont normands... Phileas, l'ainé à son atelier juste à côté de la grande chaumière. Apparemment, les frères Duquesne mènent grand train tout en dilapidant l'immense fortune de leur maman finlandaise. Cette apparente insouciance cache leur activité résistante. Frank le cadet, est responsable d'un réseau qui gère notamment la réception de parachutages en provenance d'Angleterre mais les trois frères ont déjà, sur les instances de leur maman mis à sac la riche demeure familiale en haute Normandie afin d'en éviter la réquisition. Pat organise la razzia programmée au

-

⁴ Les noms et prénoms ont été changés

Ministère de l'armée de l'air où son père détient le poste de directeur des usines Breguet. Il s'enorgueillira d'avoir à cette occasion sauvé la vie de son géniteur tout en le prévenant de ne pas se rendre au travail ce week-end là. « Si je ne te préviens pas tu es mort, si tu parles je suis mort », quel défi pour un fils que d'imposer à son père de garder un silence déloyal à propos d'un acte exposant la vie de son enfant. Léon a intégré la fonction publique suite à la défection de son fils. Pour le fils, son père est un homme déchu collaborant avec l'ennemi.



« sans titre » - Lavis – 42 X 52 cm - 1945

La Bique, la libération et le massacre des innocents

C'est peut être par l'intermédiaire des frères Duquesne que Michel Patrix rencontre la restauratrice Hélène Elek. Dans le petit caboulot de cette communiste réfugiée des persécutions hongroises, les résistants, toutes ouïes, se mêlent aux officiers allemands amateurs de sa cuisine. Pat éprouve immédiatement une grande sympathie pour Hélène dont il apprécie l'humour abrupt et détaché. Il respecte le culot de cette femme d'expérience qui apprécie en retour son énergique vitalité. Les conventions bourgeoises ne les arrêtent pas. Tout deux préfèrent l'entrain à la ratiocination. La vie est pour eux affaire de cœur, je veux dire de courage et d'amour dépossédé.

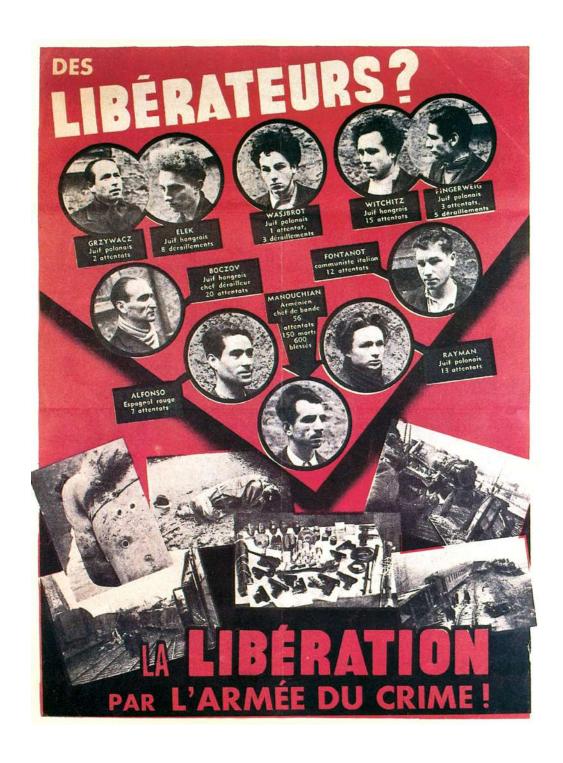
La famille Elek est sur ce point durement éprouvée. Sur les murs de Paris, dans l'espoir de dissuader les populations, la tristement célèbre affiche rouge publie l'exécution toute récente ⁵ du réseau Manouchian du nom de son chef d'origine roumaine. Un grossier découpage de photographie reporte, déraillement, cadavres de leurs victimes, armes saisies ensemble avec les portraits de ces 22 «dangereux terroristes » dont elle stigmatise les origines migrantes. Celui de Thomas⁶, l'un des deux fils de Hélène, est le second sur l'affiche. « juif hongrois , huit sabotages de train» est-il écrit sous le portrait du jeune homme. Lui aussi vient d'être fusillé. Il avait 17 ans.

Cette affiche dont je garde un exemplaire dans mes cartons, me remet à l'esprit la phrase du cinéaste israélien Avi Moghrabi « les terroristes des uns sont les résistants des autres ». Voilà qui porte à réfléchir sur l'origine des violences qui secouent la planète de nos jours. Quelles sont les raisons de la colère des révoltés. Faut il seulement qu'ils gagnent pour qu'elle soit justifiée ?

Recherchée depuis que son fils est tombé, la famille Elek se disperse et Hélène demande à Pat moins exposé, de cacher sa fille « qu'il reste au moins quelqu'un de notre lignée si l'on devait nous prendre». Marthe, qui s'installe chez lui, deviendra en 1946 la toute jeune mère de son premier enfant, l'écrivain Thomas Stern.

⁵ Le 22 février 1944, 22 resistants juifs et communistes sont fusillés au fort du Mont Valérien

⁶ et dont il parle dans son livre « Thomas et son ombre »,



Lorsque Marthe vient s'installer chez eux, Pat vit avec Sophie⁷ B. dans une soupente rue pot de fer. On sait peut de chose de Sophie, si ce n'est qu'elle est infirmière et que l'anxieux Pat, comme plus tôt avec Nanou, se sent rassuré auprès d'une présence féminine plus âgée que lui. Le travail de Pat est remarqué depuis 1943, mais sa curiosité le porte à explorer et approfondir les recherches des ainés.

⁷ Le nom a été changé

Il s'intéresse aussi bien sûr à Picasso, mais beaucoup aux peintres français dont il se sent plus proche de sensibilité Matisse Dufy, Braque, Gleizes et Derain. Chez les classiques il regarde attentivement Dürer, Cranach, Van Der Goes, Fouquet, Chardin, Poussin.

Peu de trace de cette période. Parmi les œuvres en notre possession, quelques petits dessins à la plume rehaussé de lavis assez proche de travaux d'Oscar Dominguez, ainsi que quelques monotypes à l'huile sur carton dénote de son intérêt du moment pour le surréalisme. Quelques études de nature morte, un autoportrait montrent qu'il travaille à délier son trait. Sa signature s'accroche pour l'heure au prénom Georges qui lui vient de son grand père. La signature G m Patrix devient M Patrix en 1945. Ce n'est qu'en 1946 que Georges Michel s'acceptera en Michel. Il se différencie ainsi de son cousin George Patrix⁸, qui fréquente lui aussi la Grande Chaumière. Georges Patrix, acteur, peintre, deviendra un designer référant dans l'histoire du Design industriel français.



Autoportrait - mine de plomb sur papier - 1945

-

⁸ On lui doit notamment L'Esthétique industrielle (coauteur : <u>Denis Huisman</u>), coll. « Que sais-je », P.U.F., 1961, Beauté ou laideur ? Vers une esthétique industrielle, Hachette, 1967, Design et environnement, Casterman, 1973

La protégée s'emploie autant qu'elle le peut à rendre service au couple. Elle entreprend de faire le ménage, les courses, la cuisine, lave le linge tout en s'intégrant au groupe des artistes gravitant autour de Montparnasse. L'outrecuidante légèreté des Zazou agit comme un baume sur le drame qui l'habite. Pat admire sa vivacité. Mais par dessus tout il est impressionné de reconnaître en elle le tempérament audacieux de la maman Elek. Il évoque plus tard sa sympathie pour le toupet de la jeune fille, lorsque bondissant en fin de soirée sur les tables de la Coupole pour danser entre les bouteilles de champagne, elle provoquait ouvertement les généraux allemands ivres, «matez bien messieurs, c'est un cul de juive, vous n'aurez pas souvent cette chance ». Il lui donne alors le sobriquet affectueux de « La Bique » inspiré de sa propre joie d'observer les cabris savants que les gitans font grimper aux échelles aux coins des rues, afin de soutirer trois sous aux badauds.



« sans titre » - Encre sur papier - 1944

Le violon, l'oiseau, la chèvre que l'on voit dans le petit dessin sans titre de1944 ci dessus, conserveront leur présence symbolique tout au long de la vie de Michel Patrix. La bique, dont l'ardeur le réjouit, sert de modèle à plusieurs tableaux et sert aussi d'autre fois lors qu'il s'installera à la campagne de tondeuse à gazon. Lorsqu'en 1969 en deuil du suicide d'un ami cher qui s'est précipité à Fécamp du haut de la falaise, il décide de clore la série qu'il poursuit depuis dix ans au sujet des falaises de Haute Normandie, par trois toiles avec pour titre « Gravité gravitation », « Hors du mazout », et « D'un bond allègre » une chèvre folâtre sur la grève alors qu'un ange la survole en jouant du violon, comme si les amours dépossédées chantaient une ode à l'ami désespéré.



« d'un bon allègre » - huile sur lin - 150 x 150 –1969

Après le boire, vient le déboire : les haut et les bas de la Zazouthérapie

Huit Clos est créée en Mai 44 Théâtre du Vieux Colombier. Audiberti, Thierry Maulnier, Giacometti, Queneau, Adamov, se retrouvent aux Deux Magots. Le Flore est fréquenté par Picasso, Eluard, Dora Marr, Brassai et la bande de Jacques Prévert. Simone de Beauvoir, Jean Paul Sartre et Gabriel Marcel qui suggère le nom "existentialiste".

A la libération de Paris en Aout 1944, ce sont trois jours de liesse sans dormir et sans débourrer. On sable le champagne tout en se vautrant dans les fontaines du Trocadéro ouvertes à pleine eau ce jour là, et danse, danse, danse. C'est là dans l'atmosphère rabelaisienne chère aux parisiens libérés que Sophie¹⁰, Marthe et Pat nouent amitié avec les GI's Robert Wernick, écrivain, et Charlie Warner, descendant de la famille de producteur, qui deviendra plus tard diplomate et Triomphant Satrape du Collège de pataphysique.

La camarde omniprésente depuis des années, s'éloigne peu à peu avec les contingents alliés se ruant sur Berlin à la rencontre des forces soviétiques. La libération, la libération, la libération festive des énergies va durer des années.

L'inacceptable est rejeté, l'ennemi est défait. La légèreté s'épanouit et règne. Se réjouir et jouir de la liberté si durement reprise, honore le sacrifice des combattants perdus. C'est nécessité que de s'affranchir des absurdes jalousies, amertumes, possessivités, qui font le lot des pouvoirs de toutes sortes pour faire place aux joies de la gaité juvénile, de l'ivresse, de l'érotisme. Briser les conventions, semer le désordre, célébrer la vie c'est aussi honoré ceux qui ont donné la leur pour défendre la liberté.

L'intrusion de la rousseur de Marthe dans son quotidien attire le peintre vers l'emploi des rouges vermillon et de cadmium habituellement utilisé en fond du teint des miroirs qu'il décore. C'est aussi la couleur du parti communiste auquel sa famille à elle adhère. Un parti qui a tenu tête au fascisme. Il lui demande de poser. La toile intitulée « La Bique en résille rouge » est présentée au salon des moins de trente ans en novembre 1944.

23

⁹ D'après http://www.dionyversite.org/Docus/Dio-4p_St-Germain.pdf 10 Le nom a été changé

Nous n'avons malheureusement plus trace de ce tableau. Bien que la critique fasse état depuis 1943¹¹ de représentation de la figure dans son travail, ce titre est la première trace qui nous en soit restée. En 45 son travail est montré Galerie Roux Hentschel et Galerie Visconti.



La maquette ci dessus est destinée vraisemblablement à un bar, peut être le Bar Vert, premier bar américain de Paris ouvert toute la nuit ou se retrouvent, Prévert, puis Antonin Artaud, Roger Blin, Astruc, Pierre Dumayet, Pierre Desgraupes, Vadim, Juliette Greco.

S'il en prend encore par nécessité comme en témoigne ce travail, Pat s'efforce de laisser les petits boulots de décoration pour tâcher de ne plus faire que peindre et peindre encore. «Ce qui fait la qualité d'un peintre sont ses maladresses on ne demande au décorateur que son adresse » écrit-t-il.

La puissance décisive de l'intervention américaine la soif de nouveauté fait de la victoire celle du nouveau monde sur l'ancien, celle des jeunes sur les vieux. Avec les Gi's libérateurs arrivent les musiciens de jazz noirs américains et avec eux le Boogie Woggie, né dans les années vingt de la rencontre du blues et du rythme des bogies de trains de marchandise lors de la migration afro-américaine vers le nord. Avant même que les clubs ouvrent à partir de 46, on danse aux surprises parties sorte d'ancêtre de la Rave, ou tout le monde se retrouve le soir même chez l'un ou chez l'autre, sur invitation de bouche à oreille. Sueur et fumée çà bouge, les corps élastiques se contrebalancent, se glissent se contournent, pirouettent et s'envoient en l'air.

_

[&]quot;" « Michel Patrix, fin coloriste qui ose s'attaquer à un sujet humain »
Pierre Colombier « Les Beaux-Arts - Le bel âge », « Coemedia » 27 novembre 1943

Si, si, c'est Zazou!

Les grincheux, les cul bénits et les pète secs n'ont qu'a ronchonner « on est pas la pour se faire engueuler, on est la pour la fête à mon pote » chantera Boris Vian en 1954.

Zaz'!

L'alcool tient une grande place dans les agissements de cette jeunesse. Le vin s'achète au détail. On porte sa consigne à remplir chez le négociant. Au bar Gin fiz', whisky et Rhum Coca sont en vogue. L'alcoolisme ouvrier ou mondain fera pas mal de ravage dans cette génération avant que les campagnes de sensibilisation n'informent les écoliers à partir de 1958. Michel Patrix revendique l'énergie libératrice de l'ivresse.

Allez 'Zou!

L'ivresse, la fête et le chaos font bon ménage. Poppi à qui son père a fait ce cadeau, prête son tout nouvel atelier rue Lebouis à Pat le temps d'un voyage. Celui ci invite les amis à profiter de l'aubaine. Excédés par le bruit et les déchets s'accumulant dans l'escalier, les voisins les chassent avant le retour du propriétaire. Sans rancune mais tout de même bien décidé à marquer l'événement, Cortot le surnomme «Patachou le sagouin ».

D'après le souvenir de Cortôt, confié à Annie Aubrun Patrix, ma maman, en 1991, « la bique volette beaucoup ». Est-ce à dire qu'elle est inconstante ? Qu'est ce que l'inconstance d'ailleurs s'agissant d'une adolescente ? Le danger passé elle retrouve les siens et leur engagement militant, mais continue à fréquenter les fêtes auxquelles ses nouveaux amis artistes la convient. Pat n'est certainement pas en reste mais lorsque les fêtards s'écroulent exténués, Patachou le sagouin, lui, peint. C'est de là que vient sa réputation d'increvable. Jusqu'à 1957période à partir de laquelle il ne pourra plus peindre que sobre, l'alcool à cette époque décuple sa capacité de travail.

Toujours en 1945 le tableau « la Marseillaise de la libération » est présenté Galerie Roux Henschels. « La Bique et son coq » présentée à l'exposition « Etape » Galerie Visconti témoigne à demi mot qu'en marge du couple avec Sophie, une relation amoureuse est née entre Pat et Marthe.

Il est son sauveur, elle est son étonnement.



« bord de mer » - huile sur panneau - 1945 – 16 x 23 cm

Cette petite pochade sur carton toilé datée de cette année ainsi qu'une lettre de Marthe envoyée en 1959 semble indiquer que Pat emmène Marthe en Haute Normandie chez ses amis Duquesnes et puis en bord de mer vers Houlgate proche de son Cabourg natal?

« Après le boire, il y a le déboire » note plus tard ledit sagouin dans son carnet de bord. Les excès, c'est bien connus, soignent mal les souffrances de l'âme. Pour elle le deuil du frère aimé, l'ombre rampante de l'antisémitisme, pour lui les souvenirs « qu'il aurait préféré ne pas avoir », et puis l'affliction de voir les contingents partir pour l'Indochine mater la résistance des autres, comme si ce que son pays devait faire vivre ailleurs ce qu'il venait de subir, assombrissent l'humeur des amoureux.

L'oppression défaite, l'envahisseur repoussé, la violence règne encore. Les vainqueurs assouvissent leur vengeance, bien avant les accords de Yalta les comptes sont réglés sur le terrain avec les vaincus, les collaborateurs sont jugés, on tond à tour de bras et on exhibe les femmes qui ont aimé un ennemi. L'aveuglement humain imprime sur les consciences un sceau affligeant. Tapie sous l'allégresse de la liberté retrouvée, la rage gronde et rue dans les brancards.

Les « massacres», cité plus haut témoignent de façon expressionniste de la violence vécue et accompagnent le deuil de la famille de celle qu'il aime à présent. Un dessin noir comme hérissés de pointes acérées, des corps basculés, égorgés, éventrés, poignardés, étalent leur sang et leurs viscères sur un fond vert cru. Les personnages rose ou blanc saignés, saignant, persécutés, persécutant en sont comme des marionnettes prise dans un jeu monstrueux qui les dépassent. Tout cela sort en grappe à flux tendu tel lave incandescente de pressions souterraines trop longtemps réprimées.



Série des massacres- « le combat » Huile sur toile 64 x 91 cm - 1945 -1946

Mon père m'a dit « si tu veux qu'un corps paraisse mort retourne lui un membre ».

A partir d'Avril 1945 l'hôtel Lutétia est réquisitionné pour y recevoir les « revenants », comme on appelle les survivants libérés des camps de concentration. Tout comme des centaines de jeunes filles en quête de retrouver les leurs ou simplement dévouées, Marthe et ma mère se sont portées volontaires. Marthe qui a dû interrompre ses études pour se cacher y vient sans doute plus souvent que maman qui passe son bac cette année là. Elle se côtoient sans doute mais ne se connaissent pas encore. Maman me dit que les jeunes filles étaient chargées de rationner et d'empêcher les arrivants de manger trop et trop vite afin de les préserver d'une indigestion fatale. Impossible pour elles d'oublier les corps décharnés, les yeux exorbités des squelettes vivants qu'elles nourrissent à la cuillère. Les numéros tatoués sur leur corps, tel l'étiquetage des animaux à l'abattoir, histoire de garder sa propriété à l'œil, montrent trop bien à quel point d'abjection le racisme peut porter.

Cela a existé, que cela se sache, que la mémoire des peuples ne l'efface jamais, l'être humain est capable du pire. Des murs bien visibles pourtant se dressent chaque jour un peu plus, partout sur la planète. Des barrières de grillages électrifiés, de béton, surmontés de barbelés, surveillés de camera, délimitent, excluent, enferment, affament, laissent dépérir, des femmes, des enfants, et même des peuples entiers. Sans parler des murs invisibles qui nous isolent de nos semblables, nos voisins, nos intimes proches, et parfois même de nous même : nos idées, nos aprioris, nos préjugés, notre pauvre capacité à nous voir par les yeux de l'autre. Ne l'oublions pas, impossible d'y soustraire, l'être humain que nous sommes, est capable du pire.

Fin 1945, Marthe attend un enfant. Pat est à la fois ému et sidéré à l'instar de bien des pères à l'annonce de la nouvelle. Ensemble ils décident de garder cet enfant. Début 1946 Germaine Patrix sa maman décède. Ce deuil s'ajoute au maelstrom émotionnel ordinairement provoqué chez l'homme par le mystère de la parturition. La série des massacres quitte sa fonction égocentrique d'exutoire aux traumatismes de guerre pour appréhender la violence faite aux femmes et la vulnérabilité de la vie. Les corps des combattants gisant sur le champ de bataille font place à ceux de bébés égorgés sur les genoux de leur mère.



série "le massacre des innocents" Huile sur toile - 115 x 90 cm. - 1946

Sur un tableau l'effarement de la femme est partagé par l'homme qui n'a pu les protéger. Sur un autre, la mère qui vient d'accoucher agonise en regardant le cadavre de son enfant égorgé.



série "le massacre des innocents" Huile sur toile - 73 x 91 cm - 1946

Michel Patrix notera bien plus tard, alors qu'il passe à l'hôpital le dernier Noël de sa vie, que la série « Massacre des Innocents » exposée avec le groupe de l'Echelle Galerie Dufresne est sa première exposition importante.

Cortot et Busse lui signalent le risque auquel l'expose la frénésie de la série massacre. Il ne faudrait pas que cela tourne au procédé. Les regards croisés posés par les amis sur leur production respective préservent chacun-ne ainsi de céder à leurs propres morosités. Et puis le couteau tourné trop longtemps dans la plaie soignera t'il jamais la plaie ?

Tendresse et égarement

Si l'amoureux bienveillant, invite régulièrement Marthe à danser sur la musique de Claude Luther au « caveau des Lorientais » et pourvoit autant qu'il peut à ses besoins, son mariage avec Nanou complique son intention de régulariser la situation. Les formalités administratives de divorce sont encore marquées par la réorganisation chaotique des services publics. Et puis, Sophie, Marthe et Pat vivent ouvertement une relation triangulaire dont l'équilibre est délicat. A tout cela il faut ajouter la précarité financière de la vie de bohème.

Invente ta vie!

Après Calmettes et Cortot, c'est Jacques Busse qui loge Pat à partir de 1946, dans l'entresol d'un immeuble de famille ou il s'installe lui même, rue neuve Popaincourt. Il regarde Braque, cite le fait que ce peintre estime toujours « entreprendre deux tableau en un. Le second pour contrarier le premier ». Le travail prime.

Maman m'a montré ce qui restait de cet immeuble voici ce qu'elle en décrit à Thomas :

« C'était un immeuble qui appartenait au père de Busse. Il était si délabré qu'il avait voulu en faire cadeau à la Ville de Paris qui n'en a pas voulu. Il était composé de 3 bâtiments. Une maison d'un étage qu'on peut encore voir dans la rue. Pat a d'abord eu son atelier dans une boutique de coiffeur. C'est là que David et Rosenberg ont vu ses tableaux en 47/48. Avec Karine, là où je l'ai rencontré la première fois, il habitait le 'sous-marin' ainsi appelé car il fallait se pencher pour rentrer sur la passerelle qui reliait le premier étage de cette première maison à l'immeuble de 5 étages qui donnait sur la cour. Les habitants de cet immeuble descendaient comme nous dans les WC à la turc de la cour et la plupart cherchaient l'eau au robinet de cette même cour. Certains avaient fait mettre l'eau comme Pat qui l'avait installée dans cette fameuse passerelle qui servait de cuisine. J'en touchais le plafond de la main. La deuxième pièce donnait sur la rue ce qui permettait les appels sifflés, particulièrement reconnaissables des copains de l'Echelle. Il n'y avait pas d'électricité.

Dès 49 Pat avait son atelier dans une pièce de l'autre immeuble qui donnait sur cette cour pavée. C'était une ancienne folie avec un escalier en marbre et une magnifique rampe en fer forgé. Là aussi il y avait des WC à la turc à mi étage et sur le palier de l'étage un robinet dans une majestueuse niche bordée de cuivre avec cuvette d'origine. Les trois autres locataires n'avaient pas plus grand que Pat. Deux petites pièces dont Pat avait fait tomber la cloison et mis un évier avec eau. Par contre il prenait l'électricité avec une rallonge chez la voisine qui devait elle même la

piquer je ne sais où car elle n'a jamais voulu qu'on la dédommage. C'est elle qu'on entendait crier sur la palier avec son accent espagnol inimitable par écrit « Madame Bolpi... !!. Y'a dé la mèrdé dans lé labavo.... !!!!! ». La concierge était une vieille femme dont la loge de 2m sur 5, avait une cheminée couverte d'objets insolites sur des napperons de dentelles. Pat lui empruntait 20frs pour prendre un taxi, m'inviter à dîner à la Coupole en grand seigneur et lui rendait 25 frs quelques jours après. Elle ne refusait jamais. Elle faisait les poubelles rangées devant sa loge et qu'elle sortait le matin. Busse disait « on pourrait lui vider directement chez elle»... En 50 le père Busse a vendu ces trois immeubles à Grazinni, un italien inventeur de suspensions pour moto qui ont fait sa fortune. Je ne sais si c'est lui qui a construit les deux immeubles neufs qui entourent aujourd'hui la vieille petite maison primitive. Qu'est devenue la petite folie ? »

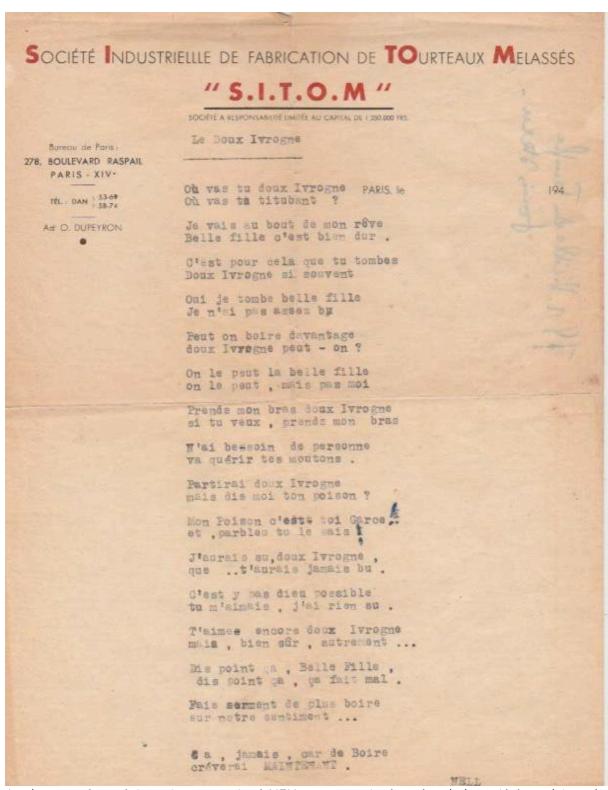
Présentant la bohème de Montaparnasse un mois avant l'exposition de l'Echelle qui réuni Busse, Calmettes, Cortot, Dalmbert, Dufresne, Laran, Patrix, à la Galerie Jean Dufresne, le journal La presse du 2 avril 1946 écrit :

« ...Enfin Michel Patrix entre une bible et des images d'Epinal, recherche le sens de l'humain ; et son soucis de dire l'homme avec des moyens de peintre fait qu'il peint des hommes ou des dieux et non pas des poires et des chaises. »

En accord avec madame Elek un simulacre de mariage est programmé avant la naissance de l'enfant. J'ai le sentiment que bien plus que pour sauver les apparences, cette femme athée au caractère bien trempé souhaite donner ainsi au couple une chance de pérenniser sa relation en attendant de pouvoir régler les questions administratives. Dans l'espoir sans doute de gagner de quoi participer convenablement aux frais de l'événement, Pat descend avec Popi chercher à Bordeaux du tourteau mélassé (une affaire en or en ses temps de disette paraît-il) sur le chemin du retour une panne de gazogène les retient à Cognac. A défaut de feutre il avait fallut faire tricoter une chaussette par une vielle dame afin de remplacer un filtre défectueux. Il faut une maille bien serrée pour en remplacer le feutre. Tricoter aussi serré prend du temps. Le cognac est une boisson à la fois délicieuse et redoutable. Le fiancé arrive avec trois jours de retard à la fête.

Les amis de l'Echelle ont maintes fois évoqué le grandiose banquet de mariage, suivi de danse sous les lampions alors qu'aucun(e)s des nombreux convives ne s'est aperçu(e) de l'absence du marié.

L'acte manqué fait bien rire ses amis, lui moins, la farce laisse un goût amer. L'affront subit signe en effet pour Marthe la fin de sa confiance. Elle choisit de confier l'éducation de son enfant à Louis Stern qui l'épousera cette fois là pour de bon.



Au dos ce poème, énigmatiquement signé NELL sur un papier à entête de la société produisant les tourteaux mélassé, figure l'adresse de Louis Stern.

Marthe a rencontré Louis à l'Hôtel Lutétia ou comme tant d'autres il espérait le retour des siens. Eux deux au moins partagent l'esprit conséquent de ceux qui ont

payé tribu au simple fait d'être. Comme l'écrit son fils adoptif Thomas, dans son livre «Mes morts», Louis rentrant de son temps prisonnier, tente en l'adoptant d'exorciser le malheur de sa famille entièrement décimée dans les camps. Dans les méandres de la vie parisienne de la rive gauche, la famille Stern reste en relation avec le milieu artistique et le groupe de l'Echelle. Marthe et Pat se voient encore régulièrement en amis jusque les années 50, mais l'histoire de ces deux là n'est plus pour elle que celle d'une désillusion et pour lui celle d'un malheureux ratage.

Des années plus tard en 1959, Marthe vient demander à Pat un certificat attestant sa présence cachée à Paris sous l'occupation afin de bénéficier d'une rétribution pour dommages de guerre. J'ai six ans et je revois le garçonnet rouquin dans le jardin à Reilly. « Pat il te ressemble trop, c'est ton fils » disent en cœur, Cortot, Calmettess et Busse. « Déconnez pas! C'est hors de question. Thomas porte son nom, il est le fils de Stern». « J'ai voulu te protéger » lui a avoué sa maman tout à la fin.

Bien plus tard encore en 1990, j'ai eu la chance de revoir Marthe lorsqu'elle et maman sont venues me rendre visite à Barcelone ou j'exposais. Maman était passé dans le sud de la France, lui annoncer la nouvelle de nos retrouvailles avec Thomas. « Qu'est-ce qu'il nous ont inventé là! », s'esclaffe-t-elle rieuse avant de l'accompagner me rejoindre. Les deux femmes nées la même année se sentaient proches d'avoir aimé le même homme.

Chacun s'accommode comme il le peut de ce que la vie lui sert. Il est étrangement cocasse pour moi de penser que sans une malencontreuse panne mécanique je ne serais pas là aujourd'hui. Thomas, surgissant miraculeusement dans notre vie en 1989 en dépit des secrets de famille, m'inspire une sympathie d'autant plus forte que fraternelle.

Je parlerai peut être un jour des circonstances étonnantes dans lesquelles j'ai appris l'existence et dans le même temps fait connaissance de notre frère Thomas Stern, lui même tout aussi fortuitement informé de la chose depuis quelques années en dépit de la discrétion de nos parents.

Notre filiation commune s'est reconnue au premier regard.

La magie improbable de nos retrouvailles alors que de passage pour quelques heures dans une ville de millions d'habitants j'habitais à Ouagadougou à des milliers de kilomètres de Paris, reste un merveilleux signe pour moi des méandres optimistes de l'existence.

Déboire encore déboire

Annie ma mère, dit que Pat lui a confié s'être tenu à respecter la décision de Marthe en ne revendiquant pas sa paternité. Chacun-ne est maître de sa vie et assume responsabilité de ses choix. La sienne s'est avérée douloureusement inconséquente, il lui faut lui aussi se reprendre en main. Dans une lettre à Jacques Busse alors en voyage au Danemark. Il signale le dégout qu'il s'inspire au point d'entrer en période d'abstinence. Mais pas au point cependant de renier définitivement les bienfaits conjugués de l'ivresse et de l'amitié.

« Ma dernière cuite, comme tu as pu t'en apercevoir s'est avérée particulièrement ignoble. Elle m'a laissé longtemps malade. Malade moralement et physiquement - de dégoût.

J'attends avec impatience pouvoir avec toi dans une cuite équitable et salutaire effacer ce souvenir pénible.

Jusque là je me confectionne à mon usage le petit bréviaire du franc-buveur suivant :

- il faut boire
- il faut boire raisonnablement. En saine et judicieuse raison
- Il faut boire sans raison
- Il faut boire quand le cœur vous en chante
- Il faut boire quand le vin vous en chaud
- Il ne faut pas boire n'importe comment
- Il ne faut pas boire n'importe quoi
- Il ne faut pas boire avec n'importe qui

(je continue à ne boire que du thé) »

Dans cette même lettre constituée d'une suite de notes, il situe leur création par rapport à celle de cubistes :

« Les cubistes eux mêmes ont construit « par opposition » à quelque chose. Ce que nous devons faire nous, ne peut se relier à rien. Faire avec ce que nous avons, c'est à dire ce que nous sommes, c'est à dire <u>rien</u>, quelque chose qui ne se rattache à rien avec la certitude que çà ne sert à rien. Faire surtout ce que l'on ne sait pas, ce que par définition l'on ne peut pas savoir! C'est la que la tâche est un peu lourde.

Après avoir pris soin auparavant de relativiser ses propos d'un Nota Bene :

« Cette lettre assez sombre dans l'ensemble n'est peut être que le résultat d'une cuite mal digérée ».

Il exprime sa vision de l'être:

La seule liberté que l'on ait c'est celle « d'ajouter foi » (quelle belle expression française et comme elle dit bien que ce « surcroit » c'est l'essentiel).

D'ailleurs qu'on le veuille ou non, tout acte est par essence un acte de foi. Ajouter foi c'est en faire la prise de conscience. Croire c'est être. »

« En dessin, j'annone mon histoire : je pose, je suppose et je superpose. J'en suis à : la face se trouve entre le côté droit et le côté gauche.

J'ai décidé, peinture et dessin, de merdoyer et de m'emmerder un bout de temps. Jusqu'à ce que çà ne m'emmerde plus, de soi même. Le reste, je l'ai de reste. (C'est le penchant naturel à ne pas s'emmerder, que je veux dire). »

Puis faisant référence aux peintures rupestres récemment découvertes près des Eyzies dans un lieu quasiment inaccessible ou la représentation de 600 animaux côtoie le squelette de ce qui lui semble le peintre, il note :

« Pouvoir de rayonnement magique pour l'extérieur, de cette grotte remplie de signes que personne ne devait jamais voir. »

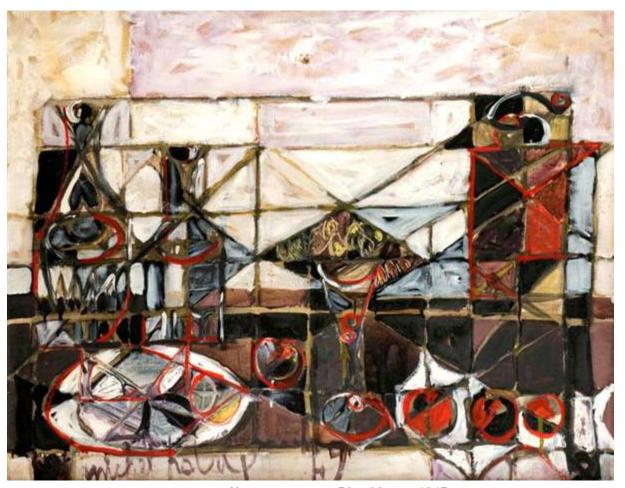
A noter qu'il pense « le » et non « la » peintre des Eysie. Je me dis parfois que le fameux « peintre de Lascaux » archétype de la pensée archéologique à propos de la naissance de l'art rupestre était une peintresse. Les femmes ont peint sur les parois des cavernes, car les hommes eux sont à la chasse depuis les aurores. Les gardiennes du foyer (home, sweet home), entretiennent continuellement le feu à l'entrée de la caverne afin d'éloigner les grands fauves de l'abri ou se terrent les plus vulnérables, jeunes mères, jeunes enfants, femmes enceintes, convalescents, vieilles et vieux. Les regards perdus dans les ombres projetées sur la roche par la lumière de l'âtre, un jour que la pluie avait fait de l'argile une boue qui colle au doigt, tout d'abord en s'essuyant les mains comme plus tard à la hâte dans un torchon avant de moucher le moutard entre le pouce et l'index, puis très vite en perfectionnant la manière avec des pigments férugineux, du dessin au tison, de la gravure au silex, de la barbotine, de la craie issue des parties de roches amolies par l'humidité, les femmes ont commencé à fixé leurs anxieuses halucinations : « mais qu'est qu'ils foutent !, les élans étaient dans la vallée, ils sont des milliers en pâturage on ne peut pas les rater. Une heure de marche c'est pas la mer à boire !. il fait nuit, çà fait des plombes qu'ils devraient être là (je ne suis pas certain de cette dernière allégation vu que les plombes en question n'étaient pas certainement dénombrées à l'époque), est-ce qu'ils n'auraient pas croisé le tigre à dents de sabre qui rôdait cette aprèsmidi devant la porte ?... ». Alors, histoire de ne pas trop céder à l'inquiétude, elles ont trouvé ce moyen de passer le temps en souvenir de l'époque toute récente ou n'ayant pas déjà enfanté elle participaient elles aussi aux expéditions de la horde.

Un peu plus tard les hommes rentrés fourbus, quelques fois même plus tout à fait entiers de leurs explorations chasseresses, (celui là y a laissé un orteil, l'autre un doigt, un troisieme un œil), à peine soulagé leur dos des quartiers de viandes tout frais débités qui grésillent déjà sur le feu, sont saisis d'admiration et de fierté devant l'ouvrage des dames « c'est nous çà! », « Voilà la flèche que nous avons durcie au feu, enduite de venin et chargé de pouvoir à force d'incantations, voilà l'animal blessé qui continue de courrir, celui la raide sur ses pattes va bientôt s'écrouler. Voilà « Cadeau-de-la-vie », (ou « je-vous-l'avais-bien-dit» ou tout autre version d'époque de « jojo-la-pointe », « Bébert l'asticoteur », ou « DJ Blockbuster »), couché basculé par l'auroch que nous avons raté». Les voilà remplit de gratitude pour celles qui ont su si bien évoqué leur rudes destins. Reconnaissance reconnaisssance. Au fur et a mesure de l'élaboration qui couvre à présent des surfaces étendues, le reportage souhaité dérive insensiblement, comme malgré lui, vers un hymne à l'abondance et au pulsions sauvage.

C'est bien plus tard, une fois Lilith répudiée depuis déjà des lustres, que les historiens ont trouvé juste de parler « du » et non « de la » peintre de Lascaux. Entretemps les hommes leur avaient pris les pinceaux des mains, le pouvoir que leur donnait leur contribution à la subsistance de l'espèce en nourissant les femmes enceintes ne leur a pas suffit. Ils ont voulus affirmer la supériorité de leur activisme sur la passivité contrainte du temps de parturition et d'allaitement. Il fallait que ce soit eux à présent qui observent, représentent et créent du sens reléguant leur compagnes au subalterne. Que ce soit eux qui déterminent la valeur des choses et des actes. Tout travail mérite salaire hormis la maternité. Les femmes décues du peu d'intérêt accordé à leurs contributions physique et créatives à l'épanouissement sociétal, ont décidé de gagner elles aussi leur vie sur le marché du travail. C'est tout de même étonnant que le tigre à dent de sabre s'appelle « héroïne » de nos jours. Mais c'est une autre histoire, et il est trop tôt pour en parler.

Cette digression à propos de mes petites réflexions bien actuelles sur des questions de genre étant posée, je me dis que publier un jour la truculente correspondance entre les épistoliers de l'Echelle que sont Busse, Cortot et Patrix, serait un témoignage dense et souvent bien dôle à propos de leur époque.

Michel Patrix se jette éperdument au travail. Fini les massacres. Il abandonne pour un temps l'émotivité expressionniste pour se concentrer sur l'élaboration structurée de la composition. Son regard prend du recul. Il reprend des sujets de nature morte. Le mobilier du « sous marin » se retrouve fréquemment dans les compositions de l'époque: la lampe à pétrole, un poêle ou cuire les plats dans la première pièce une cheminée en pierre noire dans la chambre du fond, une table et une chaise de jardin un plafond bien bas dont l'angle se retrouve en contre plongée dans nombre des tableaux.



« Nature morte » - 73 x 92 cm -1947 Alors que ces amis travaillent en camaïeux de gris lui approfondit sa sensibilité chromatique.



« L'atelier » huile sur isorel – $13 \times 16 \text{ cm}$ - 1947

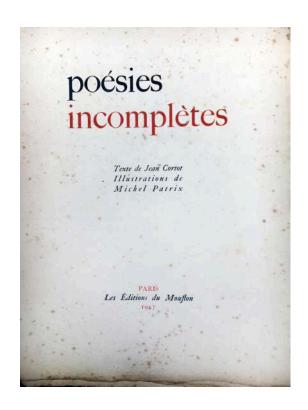
Saint Germain des prés

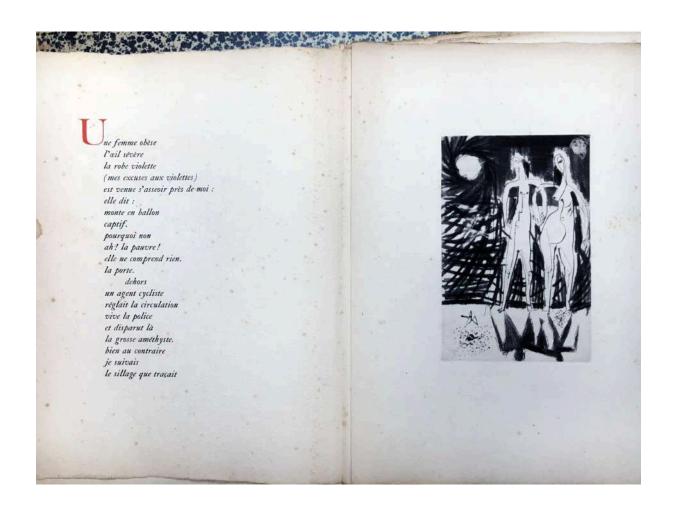
Paris se remet peu à peu. Les peuples ont besoin de se redonner un imaginaire viable. On a vu à quels néfastes extrêmes menait le conservatisme, la jeune création et son souffle novateur prend son essor. Henri Salvador qui joue dans l'orchestre de Ray Ventura fait la manche dans le métro afin de monter le sien. A Saint Germain des Prés, Antonin Artaud, Audiberty, Albert Camus, Michel de Ré, Jean Genet, Juliette Greco, Sacha Pitoeff, Jean Paul Sartre, Simone de Beauvoir, Maurice Merleau-Ponty, Henri Michaud, Jacques Prévert, Raymond Quenaud, les Frères Vian, Jacques Lanzman, tout un monde entre en effervescence dont le cinéaste Jacques Baratier témoignera dans son film « Désordre ». Depuis la Coupole et la Rotonde à Montparnasse, le mouvement évolue vers le café de Flore, la brasserie Lipp, les deux magots. Paris reprend pour un temps son aura magique de Centre interculturel mondial.

Eric Mercier rappelle que certains marchand et critiques nomment « peintres de la synthèse » le mouvement émergeant des deux grands courants d'avant guerre cubiste et fauve. L'expression évoque dit il, « une synthèse entre attachement à la réalité et prise en compte des avancées informelles ». De cette mouvance, Paul Aizpiri, Bernard Buffet, Piotr Dmitrienko, Yvan Kavoun dit Taps, Dany Lartigue (dit Dany), Bernard Lorjou, Daniel Ravel, Paul Rebeyrolles, Serge Rezvani, Michel Tompson, sont amis du groupe.

On la vu, le groupe de l'Echelle présente sa seconde exposition collective galerie Drouant David en Juin Juillet 47. Les amis sont soudés autour de leur ainé pour le travail et pour la joie excentrique. On se flatte au passage d'avoir lancé la mode des casquettes. Bien longtemps après les copains se souviennent de l'embouteillage consciencieusement organisé par Pat à la façon de Tati qui vient de sortir « Jour de fête », sous prétexte d'aider à une manœuvre de marche arrière place Montparnasse, alors que Paris à l'époque était presque sans voiture : « laisser moi vous aider! »; « Stop! »; « reculez un peu... çà va passer, encore un peu... », « Halte! » « et vous par ici ... allez y! allez y ... parfait' »; « à vous maintenant » et à grand renfort de moulinets, d'évaluations minutieuses, d'appels de la main, de transformer une circulation fluide en imbroglio de véhicules encastrés les un après les autres. « Bon, et bien c'est pas tout, mais on m'attend, excusez moi »...

Popi et Pat partagent l'amour des mots. Ce dernier se met à la gravure pour illustrer le recueil « Poésies incomplètes ».





Sur le mur du salon de la maison où nous avons passé notre enfance Michel Patrix à noté au fusain cette phrase de Cortot : « le peintre se dépeint quant il peint et sa main délivre son âme ».

Le Tabou ouvre ses portes à l'instigation de Juliette Greco. Boris Vian vient y jouer de sa «trompinette » accompagné de son frère et des « Grrrr ». Sidney Bechet, Duke Ellington, Miles Davis, le Be bop y défie le swing et le Boogie. Le jazz zaz' à plein tube. Dany Lartigue et ses amis Piotr Dimitrienko et Pierre Golendorf avec lequel il a fuit durant la guerre d'un camp d'internement, sont rencontrés à cette époque. Dany accompagne Don Byas aux tablas. Dany Lartigue partage avec Michel Patrix le besoin de s'éloigner de la ville pour se rapprocher de la nature et de ses travailleurs, paysans ou marins. L'agitation citadine leur paraît superficielle. Leur longue amitié s'articulera autour de cette aspiration commune. A l'époque, il invite ses amis à le rejoindre à Saint Tropez ou vit sa maman, et contribue ainsi activement à l'engouement du milieu artistique de Saint-Germain-des-Prés avec ce village provençal et marin. Aux beaux jours, les soirées du Tabou se poursuivent à la belle étoile sur la plage de Saint Tropez.

Parmi d'autre souvenirs de cette période, Dany raconte aux jeunes adolescents que nous étions, son fils Martin et moi même, l'immense fête donnée à son installation à Saint-Cloud au cours de laquelle il leur faut ceinturer Dimitri et Kavoun qui tentent de vider une querelle au couteau au fond du jardin.

Le franc succès, la santé et les amours chaotiques: Karine et Dauphine, la sœur éloignée¹²

En 1947, qu'Othon Friesz introduit ses poulains dans le salon tenu les jeudis soirs par le grand chirurgien et mécène Wiels¹³. Intellectuels en vue, journaliste artistes amateurs d'arts et collectionneurs s'y rencontrent. Henri Miller confie qu'il passait ce genre de soirées auprès du buffet, avec la ferme conviction que les petits fours en constituaient l'intérêt majeur.

Le peintre et la demoiselle de la maison se rencontrent. Karine Wiels est une jeune femme cultivée, au tempérament autoritaire et autonome qui peint et rêve de rejoindre le mouvement artistique en ébullition. Elle vient visiter Pat au sous-marin et pose avec une veste à carreau écossais pour le tableau « la couturière ». Puis elle s'inscrit dans la dynamique ambiante à Saint Germain-des-prés et fait les quatre cent coup avec ses nouveaux amis tout en manifestant pour Pat un attachement marqué, pour lequel il se montre réservé.

Voici un extrait du texte de Henri Miller qu'elle lui envoie pour son anniversaire le 25 Mai 1948 en lui disant penser qu'il s'adaptait bien à lui :

« du peu de lecture que j'avais faite, j'avais tiré cette conclusion, que les hommes qui trempaient le plus dans la vie, qui la moulait, qui étaient la vie même, mangeait pu, dormaient peu, ne possédaient que peu de bien s'il en avaient. Ils n'entretenaient pas d'illusion en matière de devoir, de procréation, aux fins limitées de perpétuer la famille ou de défendre l'Etat. Ce qui les intéressait, c'était la vérité, rien que la vérité. Il n'accordaient de valeur qu'à une seule forme d'activité : la création.

Personne ne pouvait espérer s'attacher leurs services ; de leur plein gré ils s'étaient engagés à donner tout. Ils donnaient gratuitement car il n'y a pas d'autre manière de donner.

Et cela s'étaient le mode de vie qui m'attirait ; Le bon sens même ; C'était la vie. Au lieu du simulacre qu'on adorait autour de moi.

Tout cela je l'avais compris en esprit avant l'âge adulte. Mais je du passer par toute l'énorme comédie de la vie avant que cette vision de réel pu s'imposer comme dure nécessité. Le formidable appétit de vie que les autres devinaient en moi agissait comme un aimant ; il attirait ceux à qui manquait cette faim dévorante qui m'était propre. Et l'appétit lui même s'en trouvait comme répercuté et grossi mille fois. »

¹² Les noms ont été changés

¹³ Le nom a été changé

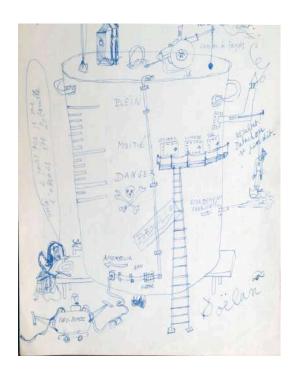


« La couturière » - huile sur lin – 100 x 100 cm - 1947

D'après le tout premier répertoire tenu de la main de l'artiste, le tableau «la couturière» est livré à Rosenberg. En effet le Galeriste Paul Rosenberg le remarque et le choisit de préférence à Buffet et l'invite à venir, voyage et séjour payé, à New York où il lui prépare deux expositions personnelles en 1948 et 49. Dans la foulée Emanuel David lui propose une exposition personnelle en 1949 à la galerie Drouant-David à Paris.

Le dépaysement, les mondanités des vernissages, tout cela semble perdre un temps précieux dû à la peinture. Préserver sa liberté de peindre lui fait refuser par deux fois cette année là et la suivante, l'invitation du galeriste New yorkais. Mais c'est aussi pourquoi, il délèguera volontiers à ses collègues les résidences qui lui seront attribuées. Ainsi en 50 je crois me souvenir que c'est Cortot qui profitera à sa place de la résidence offerte par le Prix de la ville d'Oran. Répondre à l'intérêt dont son travail fait l'objet, donne à Michel du pain sur la planche. Mais l'emphysème dont il souffre depuis l'enfance le rattrape. Cet impératif de santé déterminera son besoin de prendre des distances avec les turbulences et la pollution citadine. Laissant à Paris ses sujets de figure et nature morte, il renoue avec le paysage en se rendant

dans la maison du peintre Compard à Doëlan afin de faire profiter ses poumons de l'air de la mer. Karine l'accompagne. Ils y arrivent après une randonnée touristique en bicyclette, campant et dormant chez l'habitant. Busse et Cortot viennent les y rejoindre. Tout ce joli monde noue des relations cordiales avec les marins pêcheurs et leurs familles. Tout en posant un regard amusé sur ses amis Jean Cortot, benjamin du groupe, préfigure avec une série de croquis complété de commentaires narquois le talent qu'il développera par la suite en se dédiant à l'Ecriture/Peinture. Il entérine ainsi dans une sorte de journal de bord en forme de bande dessinée, les aventures du Sagouin Patachou, de la Sagouine Karine, de l'enseigne de navire Von Vusse (eu égard aux origines alsacienne de Jacques). Le navire, une fière Goélette, s'appelle « La Gaudriole » aux ordres du Capt'ain Mille brasse qui devient Barbolarge dès qu'on prend la mer. On apprend encore de cet enluminé reportage, que les amis invités sur les caïques à de houleuses et arrosées sorties de pêche sont la risée des marins, que Pat un pied en chaussette et l'autre en sabot, entre deux tableaux se charge de la cuisine tout en adoptant pour gagner du temps le principe ancestral du pot au feu. Sur le poil à bois mijote en continu un faitout réapprovisionné au jour le jour sur le fond de sauce de la veille. Le cuisinier aime ce qu'il fait, clou de girofle piqués dans l'oignon, bouquet garnis, sel poivre, et parfois un soupçon de muscade, le fumet des aromates couvre délicieusement l'odeur forestière de la térébenthine dans la pièce principale qui sert aussi d'atelier : c'est « la Potbouille ». Un dessin truculent fait de cette potbouille un engin extraordinaire préfigurant le distributeur automatique, tenant à la fois de la chaudière, de la lessiveuse et du tonneau de marchand de vin. Il fait bon chaud et on a faim, ouvrez les vannes! Mais la cuisson est trop longue et « Patachou se pendit. »



La compagnie ruqueuse des marins, Karine n'y trouve décidément pas son compte. Elle passe de longues heures au lit et à sa toilette. Elle se languit des festivités parisiennes. L'ennui la tenaille et l'isole. Au retour à Paris elle s'installe dans un atelier offert par son père et retrouve plus fréquemment que lui les soirées en ville au tabou, au vieux colombier. Le couple se fréquente à distance d'autant que la relation de Michel avec Sophie perdure. D'après les lettres enflammées de Karine, Pat est manifestement moins attaché qu'elle, il s'agit plus pour lui d'une connivence intellectuelle et sensuelle. Karine frustrée d'être gardée à distance, boit beaucoup, entreprend d'autres relations amoureuses. Pat n'en éprouve aucune frustration. Il a bannit depuis longtemps la jalousie de ses préoccupations et en attend d'ailleurs autant de ses compagnes. Il la laisse donc à ses motivations pour voyager presque en permanence. Il se rend à Nevers avec son père pour raison familiale, repart en haute Normandie chez les Duquesne avec Sophie, puis répond cette fois ci seul à l'amicale invitation de Dany Lartigue à le rejoindre à Saint Tropez où celui ci séjourne un temps chez sa maman. Il y retrouve Dimitrienko, Christiane Lainier sa compagne et leur bébé qui deviendra l'actrice Ludmila Michael. Tout quatre dorment à la belle étoile sur la plage. C'est peut être de ces jeunes artistes dont parle Picasso lorsqu'à la même époque il dit voir que les jeunes s'illusionnent en pensant trouver l'inspiration dans l'alcool plutôt que dans le travail. Alcool ou non Pat n'est pas ni oisif ni improductif, d'après les livraisons datées de tableaux à David, qu'il consigne soigneusement dans son premier répertoire, il peint en moyenne 2 à 3 toiles par semaine.



Composition au homard - Huile sur lin - 27 x 35 cm - 1948

Dorades, anguille, rougets, rascasse, langoustes, anguilles et homards, les poissons et crustacés apparaissent fréquemment dans les natures mortes. Le répertoire indique aussi des baigneuses.

Un journaliste du magazine "Life" spécialement envoyé de New York par Rosenberg en préparation de la seconde exposition personnelle dans sa galerie. D'après Dany qui nous a compté l'histoire, jugeant le culte américain du vedettariat dérisoire, les deux Pat et Dimitri dépensent la somme faramineuse remise pour l'interview, à financer une orgie phénoménale de trois jours en l'honneur du pauvre homme qu'ils raccompagnent à son avion tout en lui allumant le cigare avec son article. Nous pensions en famille que cette frasque était la raison qui avait poussé le galeriste Newyorkais à lâcher l'affaire. Mais nous avons appris depuis qu'Emanuel David a démenti cette version auprès de son émule, le marchand Patrick Reynolds qui s'intéresse depuis une vingtaine d'année à Michel Patrix et lui a dédié une biographie illustrée sur son site web « www.le musée privée.com ». D'une part, parce très clairement Paul Rosenberg avait l'habitude des artistes et de leur caprices, et d'autre part parce que lui même David avait maladroitement pratiqué une politique de prix inopportune. La raison pour laquelle Paul Rosenberg a cessé sa collaboration pour se tourner cette fois vers Bernard Buffet serait, que des touristes américains lui ayant rapporté que les prix pratiqués chez Drouant et David étaient deux fois moins chers que les siens, Rosenberg lui a téléphoné pour signifier son indignation et la fin de leur collaboration sur le travail de Patrix. Ceci étant un marchand de la trempe de David continue d'assurer valablement la reconnaissance du peintre que nombreux de ces collègues d'après Wogensky, considère comme le meilleur d'entre eux.

Mais pour l'heure nous sommes à Saint Tropez ou Michel peint à plein régime des natures mortes maritimes et puis des baigneuses, qu'il envoie à David qui lui les revend à Rosenberg. Karine téléphone depuis Paris qu'elle est enceinte. Impossible d'annoncer ce drame à sa famille. L'exemple de Louis en mémoire, Pat, pourtant certain, du fait de leur éloignement, de n'être pas l'auteur de cette grossesse propose tout de même de lui rendre service. Deux solutions : payer les frais d'un avortement clandestin, ou bien l'épouser. Karine choisit la seconde. Au retour du peintre à Paris le couple poursuit sa relation bancale. Pat reste farouchement autonome, voyage et travaille et Karine sort. Le divorce d'avec Nanou s'opère en décembre 48 et Pat tient parole : il reconnait en février l'enfant, dont il lui arrive souvent d'assurer la garde alors que sa mère est absente. Peut être que Karine avait fondé la l'espoir de gagner l'attention de l'élu de son cœur, mais Pat ne s'en cache pas, le mariage en question est une parodie orchestrée pour satisfaire les beaux parents. Quand couple se marie en Mai 49, plus personne n'y croit. D'ailleurs les copains racontent que le marié part le soir même en voyage de noce avec la demoiselle d'honneur : Julienne petite sœur des frères Duquesne. La maman confie le bébé à ses oncles et tante qui adoptent l'enfant. A l'âge de 40 ans, Dauphine Patrix prit contact à fin d'avoir plus d'information à propos de l'homme dont elle porte le nom. Nous avons eu elle et moi un temps quelques échanges, puis elle a courageusement préféré tourner la page afin de se consacrer mieux à sa famille et ses enfants. Depuis le fond des âges chaque nouvelle génération acquiert du discernement. Régulièrement, je pense avec sympathie à Dauphine à son enfance perturbée par la génération sinistrée de nos parents. Michel Patrix se sent rétrospectivement honteux de ce deuxième ratage parental. Ma mère dit qu'il a les larmes aux yeux lorsqu'il signe devant elle la décharge de paternité au profit des tuteurs de l'enfant.

Pat embarque sa nouvelle amoureuse à Ouessant après une brève visite dans le château de la famille Duquesne en Normandie. Les frères sont chasseurs. C'est là qu'il peint le tableau « La plumeuse de pigeon ».

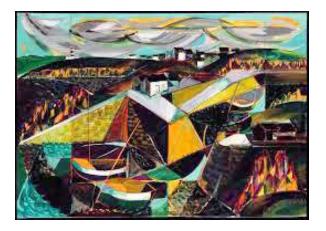


« La plumeuse de pigeon » - Huile sur toile - $\,$ 116 x 89 cm – $\,$ 1949 – Notée Prix Opéra du Musée des Arts Décoratif en 1956 dans le $\,$ 1er répertoire du peintre

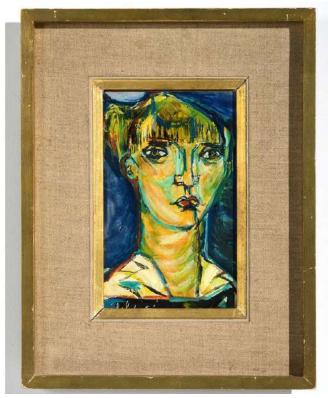
Est-ce par nostalgie de ses vols en biplan, que les oiseaux tiennent une place symbolique importante dans l'œuvre de Michel Patrix. Il s'émerveille et se reconnaît dans leur aptitude à prendre le vent, virevolter, plonger, ressurgir et se poser. Comme à Charlie Parker dont la musique se révèle au public parisien Salle Pleyel, l'apesanteur et la légèreté lui sont chères. L'ange à des ailes, n'est-ce pas ? D'autre fois ces oiseaux, ils sont prisonniers, ou bien morts. Cette fois ci ils sont plumés. Mais est-ce bien lui que l'on plume ? Dans cette toile d'un beau format et de facture très rapide, on voit que les noirs chauds et froids l'intriguent déjà. Un axe de lumière repend sur la tunique ample du modèle une coulée chaude posée sur un fond ocre doré, le reste est un noir refroidit en glacis posé sur le jus d'outremer de l'ombre.Le peintre affectionne la lumière nordique. A ses yeux, l'effet de filtre des ciels lourds de Bretagne ou vaporeux de Normandie, sur le schiste, l'ardoise l'argile ou la craie décline mieux les nuances chromatiques que le soleil plombant du midi.

Ouessant c'est aussi le vent, l'air du large, la puissance des éléments. Pipe, vareuse et sabots fondent dans l'univers convivial des marins bretons qui lui rendent bien la sympathie, posent volontiers pour des portraits et lui confient leur histoire. Il conseillera plus tard à ses enfants « Il faut te sentir pareillement à l'aise avec un clochard ou avec un ambassadeur. Il te suffit d'en adopter les codes». D'un contact avenant Michel Patrix aime les gens, sa curiosité pour leur mode de vie, leurs récits et légendes, anime les lieux qu'il visite. Le paysage comprend pour lui l'histoire des générations qui l'ont habité depuis le fond des âges. Un tesson de poterie, son engobe, ses motifs sigillés, un silex taillé en biface, les légendes et les histoires confiées s'assemblent sur la toile et relient entre eux ciel, minéraux, végétaux, animaux, et bâtisses. Ouessant est au large de la pointe du continent européen. Comme à bien des caps habités, en Irlande ou ailleurs, les rues des agglomérations ont la largeur des tonneaux dans lesquelles était convoyée la marchandise sur les grands voiliers. Au temps passé lorsque, faute de moyen, les feux qui tenaient lieu de phare, n'étaient pas entretenu, les navires venaient s'échouer. Un édit autorise à récupérer qui se pouvait sur les épaves, mais il fallait faire vite avant que d'autres n'arrivent. Les sujets qu'il entreprend, le mole, le phare, le port de Lampaul, les ouessantines..., se trouve comme habités de ces histoires.





Il prend des notes sur le motif, à l'aquarelle ou à la gouache rehaussée d'encre de chine. Quelquefois encore il peint des pochades de petit format 3 à 8 points. Les compositions de plus grand format (40 points), se peignent de retour au chaud et à l'abri dans la pièce qui lui sert d'atelier. Rien de plus grand, tout doit être aisément livrable au fur et à mesure de la production. Soigneusement emballé çà part en train.



Sans titre – 22,86 x 15,24 cm - 1949 (Présenté sur le web "Head of Woman - Youthful Female Expressionist Oil -1956 par 1st Dibs Gallery – Detroit USA)

L'imagination et l'humour rapprochent les deux amants mais cette fois ci encore la demoiselle s'ennuie et le couple n'est plus aussi lié de retour à Paris ou ils retrouvent Karine. Sophie elle, semble avoir abandonné. La toile « un après midi d'orage» montre deux nus féminins se tournant le dos. L'une debout de trois quart dos dans le fond de l'atelier semble bouder. L'autre de trois-quart face est absorbée au premier plan dans ses pensées. Le peintre lui, écroulé de fatigue, somnole à côté d'une bouteille vide et d'un verre renversé un bras ballant par dessus le tablier de la petite table qui lui sert d'oreiller. Cà sent la térébenthine à plein nez. Le titre laisse lui aussi entendre que l'atmosphère est chargée. La météo sentimentale reste mauvaise trop longtemps pour s'attarder sur un sujet aussi intempestif. La toile commencée en 49 est achevée en 50 avec ou sans les modèles l'histoire ne le dit pas. Le catalogue du peintre stipule que c'est le dernier tableau livré à Rosenberg Après avoir reçu le Prix de la critique en 1951.



"L'après midi d'orage"

Huile sur toile - 195 x 130- 1949/50

Noté Prix de la critique au Salon de Mai 1951 dans les archives familiales

La gamme chromatique s'est complexifiée, en plus des ocres et outremer de la « plumeuse de pigeon », les rouges et les verts transparaissent sous les noirs et les bruns. Les noirs profonds sont alors obtenus par glacis de bleu outremer sur un fond rouge vif. Les tons chauds et froids s'interpellent et vibrent ensemble. Le rouge du chiffon rehaussant le dessin vif et tendu fait chanter les accords froids de la composition puis ramène le regard sur le visage du dormeur. Tout semble partir de là, puis retourner à son rêve.

Un autre dormeur épisodique de son entourage est le peintre Lagrange. Lagrange peut lui aussi boucler la boucle de 24 heures en prenant de temps à autre un quart d'heure de sommeil léthargique, ici ou là dans un fauteuil, accoudé à une table et parfois même paraît il debout appuyé contre un mur. Pat apprécie la faconde de Lagrange qui aborde les touristes américains à la terrasse du flore d'un « appelez moi Docteur !» avant de se faire offrir le repas en échange de les guider à travers un « Paris By night » maison finissant au petit matin, « à titre tout à fait confidentiel », dans l'atelier d'un très cher ami peintre en passe de célébrité et de leur vendre un de ses propres tableaux. Les facéties de Lagrange inspireront à son ami Tati le personnage de Hulot. C'est encore Lagrange, originaire de la région, qui amènera

Wogensky et plus tard Lurçàt et tant d'autres à Aubusson dont ils feront revivre la manufacture de tapisserie.

Au fur et à mesure de son évolution la manière de Michel Patrix devient plus enlevée, la structure des compositions se complexifie. Le dessin se précise, la luminosité des jus est mise à profit. L'expression favorite de ce tempérament débordant et travailleur est « Vite et bien ! ».

En 49, Pat parle dans une lettre à Busse des gitans montreur d'animaux savants et des joueurs de tambourins dont les incidences rythmiques inspirent ses compositions et sa philosophie de l'existence : une fois établie une séquence suffisamment régulière pour être perçue comme étant logique, l'intrusion d'un contretemps ou d'une syncope ravive la dynamique. Pareillement en peinture la composition s'intensifie lorsque elle est contrariée.



Nature morte au chiffon - 65 x 92 cm - huile sur toile – 1949 Prix de la Ville d'Oran, un des prix de la jeune peinture de la Galerie Drouant David

Dans le tableau ci dessus, Le chiffon rouge contrarie et dynamise la tension heptagonale créée par l'interférence entre les obliques et les horizontales et verticales du miroir.

C'est à cette époque sans doute alors que Michel Patrix et Jacques Baratier se rencontrent: ils aiment tout deux la poésie et la liberté. Le cinéaste tourne les premières séquences de « Désordre ».. Audiberti, qu'il filme à cette époque dira de lui après son adaptation de « la poupée » « Jacques Baratier...une sorte de devin Marquis. Perspicace en effet, psychologue en Diable, toujours en avance d'une seconde, ou de deux, au rendez vous de la conversation, au risque quelquefois qu'on ne le trouve plus... ». « Il était vraiment un ami pour moi, il m'a aidé éclairé, enchanter » écrit jacques à ma maman en 1991. A moi il dit dit en 2008 « j'ai beaucoup aimé ton père, nous étions réglés sur la même fréquence. Nous évoluions à haute altitude. Avec lui l'atmosphère s'allégeait instantanément... je ne sais pourquoi j'ai oublié de mettre son nom au générique du « chevalier de mesnil montant. On a bien ri en semble, je vais le faire... ».... Et puis il prenant congé, il est descendu rejoindre la monteuse avec laquelle il travaillait sur son dernier film : « un beau désordre ».



Portrait de Nena Baratier – mine de plomb sur papier – 1965

Tout est important, rien n'est grave.

« un arbre s'évade du sens de la pesanteur. La vocation de l'homme : échapper à la gravité »

Michel Patrix

Faut il trouver là les suites de l'éducation chrétienne ? Christique à souhait l'artiste aspire à n'avoir plus d'autre famille que son art.

Michel a espacé ses visites en famille depuis que sa maman n'est plus. Léon décède. La puinée Marie-Rose (Mirose) s'émancipe de l'éducation religieuse dont les joies de la machine à coudre et du repassage la motive peu. Elle épousera le peintre Degottex dont elle attend elle aussi très jeune un enfant. Degottex qui pose pour Pat.



Portrait de Degottex – encre sur papier - 21 x 27 cm - 1948

Noëlle la cadette de Michel venait de quitter la maison pour épouser Jean René. Un ouvrier qui rentre de Stalingrad où il a accompagné en tant que traducteur la division Charlemagne. A la suite de son STO, appréciant l'ordre allemand lui avait préféré s'enrôler dans ce bataillon de sympathisants français à la cause fasciste. Les

deux beaux frères s'empoignent autour des charrettes à bras sur lesquelles sont entreposés les objets de famille provenant de l'appartement de Léon. C'est la dernière fois que le frère et la sœur se voient. Tous deux en resterons bien tristes.

Suite à leur altercation Pat se rend séance tenante avec les objets qui lui reviennent devant la terrasse de la Coupole ou sont attablés les touristes et fait mine au cours de ce qui s'appellerait aujourd'hui une intervention urbaine improvisée, mais à l'époque n'était rien d'autre qu'un chahut sur la voix publique, d'être un camelot briseur d'assiette. « 30 francs, 20,10... vous n'en voulez pas madame ? » Patatras, cassé sur la tête ou lâchée par pile entière au sol, toute la vaisselle de vaisselle précieuse dite de vieux Rouen y passe. Il attaque ensuite le violon de son père en le sciant sur son épaule avec une égoïne. Le geste revendique à la fois le détachement de la propriété, du patrimoine et la dilution des liens familiaux, que l'on retrouvera plus tard à des fins communistes dans l'idéologie Maoïste. Dans le contexte libéral il fait plutôt l'apologie de la liberté individuelle.

Table rase du passé!, chacun existe par et pour lui même.

Tout le monde a bien ri, mais la désinvolture provocante de la prestation cache mal la profonde fracture qui en fait sa vulnérabilité. Scie et violon sont des objets chargés de mémoire, le passif entre génération n'est pas soldé. Le violon de son père réapparaitra nostalgique très régulièrement dans ses natures mortes, et puis comme l'avons dit il répondra à la bique, joué par un ange, sonnant à l'âme tourmentée l'histoire des ecueils de sa vie.



« Nature morte au violon » - 33 x 100 cm - 1965

Lignée

Tout aussi imprévisiblement, un an après nos retrouvailles avec Thomas, nos cousins René reprennent contact. Le téléphone sonne chez maman alors que je passe chez elle faire mes bagages. J'annule mon retour imminent à Ouagadougou et accepte une proposition d'exposer à Souillac deux mois plus tard pour les y rencontrer.

Je viens d'y recevoir la visite de Dalmbert lié à la région. Toujours aussi doux et affable, il m'a parlé de sa déception vis à vis du milieu parisien de l'art qu'il voit comme un panier à crabe ou chacun se fait mousser et cherche à prendre le dessus, de sa famille bien aimée pour laquelle il a assumer la carrière d'enseignant et surtout des cathares, pour l'histoire desquels il se passionne depuis des années. Il y a dans sa voix et ses propos une langueur un peu détachée. J'ai l'impression qu'il se sent embarrassé de ma jeune énergie, comme si elle le poussait vers ailleurs. Il ne fait que passer et n'a pas le temps d'un déjeuner ensemble.

C'est alors qu'à contre jour dans l'entrée de la chapelle désaffectée ou j'expose s'encadre la carrure énergique d'un homme âgé, c'est Jean René. Son corps est usé mais son regard énergique. Manifestement la peinture ne l'intéresse pas. De sa trogne taillée à la serpe qui fait penser à Kessel, Kokoshka ou Cendrars, sort une voix éraillée sauvée de justesse d'un cancer à la gorge. Avec l'âge, l'homme s'est adouci me diront ces enfants. Le ton de sa voix rugueuse reste autoritaire. « Ton père t'as peut être dit que j'étais un con, il a d'ailleurs peut-être pas tort, mais écoute bien ; je suis le seul à avoir connu ton grand père vivant » le ton est donné. Tout comme il a demandé à ses enfants de rester un instant en arrière et le laisser entrer en premier, il tient à monter seul avec moi alors que je les accompagne en voiture dans la résidence estivale de la famille à une heure de là.

« On était pas du même bord et on s'est brouillés, mais moi qui connais la rigueur de ton grand père, je comprends l'excentricité de ton père. Le père Patrix, nous l'avons recueillit après le décès de sa femme il a finit ses jours chez nous. Mais de sa part, pas de familiarité! jusqu'au bout, c'était toujours du « vous » qu'il nous donnait! çà rigolait pas avec lui! Il en imposait ». La lignée disloquée reprend forme humaine à travers les paroles du vieil homme. C'est en moi comme une réconciliation.

Leur maman disparue leur a transmis l'amour de la musique. La famille René revendique l'unité au sein du plus large éventail de convictions de ses membres. Seule consigne édictée par le pater familias lors des dîners en commun: chacun garde son opinion pour soi.

L'année suivante alors que nous organisons une rencontre élargie avec Thomas et les cousins côtés Patrix et Aubrun, Jean me confie : « Après avoir failli crever à Stalingrad et puis pendant la retraite ou j'ai laissé sur le bord des copains gelés, quand je suis rentré à Paris ces couillons de FFI voulaient me fusiller! ». Lui aussi revenait de loin. En matière de guerre perdant et gagnant sont à la même école. Il me vient à l'esprit, que différent idéologique mis à part, les deux beaux frères ont pareillement choisit de mener avec leur famille une vie marginale à la campagne. Le système est tel que lutter contre une partie revient bien souvent à en reproduire les valeurs à peine différemment. Ainsi la chute du Nazisme ne fut pas celle du colonialisme. N'est-il pas question de coloniser Mars aujourd'hui?

Par une intuition tout aussi fulgurante qu'inexplicable, il m'est arrivé en 1986 un jour alors que nous roulions dans petite Volkswagen rouge, derrière un camion rempli de militaire anglais, bringuebalant, cliquetant, l'œil morne par dessus la ridelle, (un contingent de treize mille hommes à Osnabrück à cette époque), de parier avec mon hôte allemand que le mur de Berlin tomberait avant trois ans. Mes deux collègues burkinabé et moi-même avons été réinvité en 1989 afin d'accompagner notre exposition itinérante dans huit ville d'Allemagne. J'ai gagné la bouteille de blanc que nous avions misée. La logique de l'évidence que je ressentais relève de l'ambivalence de la pensée symbiotique que je côtoyais en Afrique. Elle est indéfendable d'un point de vue rationnel mais elle existe.

Cette année là en 1990, à Ouagadougou où je vis, un collectionneur me demande si je suis lié à un certain Abbi conteur. Nous entrons en contact, échangeons nos publications, nous rencontrons. Leur défunt père était Georges, dont j'ai parlé plus haut. Georges est le deuxième prénom de Michel en mémoire de leur grand père commun qui eut sept fils. Sa veuve Gigi me sort un article montrant les portraits qu'ils ont fait l'un de l'autre.

Merci à l'Afrique de son respect des ancêtres. C'est apprendre à vivre aussi, n'est-ce pas, que de savoir d'où l'on vient ?

L'énergie à dompter

En février 1951 un cher ami demande à Michel Patrix de cacher quelques jours une jeune femme afin qu'elle puisse avorter discrètement. Annie Aubrun a tout juste vingt ans, elle est costumière pour la troupe de Marcel Marceau pour qui elle a créé le costume de Bip le personnage qui apporte au mime son succès. L'opération se passe bien. Mes parents ne se quitteront plus. Karine de passage les trouve enlacés, ivre elle s'assied un instant perdue dans ces pensées, puis repart édifiée en marmonnant « c'est comme çà ». Michel accompagne Annie trois jours plus tard à un dîner chez ses parents. Sa mère documentaliste et son père enseignant, tout deux férus de culture artistique sont charmés et pris de court par le brillant jeune homme qui, sans autre forme de procès, se tourne vers leur fille en fin de repas « Merci infiniment de cette excellente soirée, Annie tu prends tes affaires et on y va ». « Mais alors c'est l'enlèvement des sabines! » ose à peine dire le père Aubrun.

Pour commencer il l'emmène elle aussi à Ouessant. «j'ai jusqu'à présent quitté toutes les femmes qui n'ont pas aimé ». « Les précédentes n'ont jamais tenu plus de deux ans » fanfaronne t'il un peu inquiet. Il faut croire que le test s'avère positif. La bonne humeur et l'optimisme d'Annie s'adaptent à toutes les situations. Le rebelle se sent en confiance. C'est lors de ce second séjour qu'est peint le phare du « Creac'h et le Sémaphore » conservé au musée de Rio de Janeiro.



« Le Creac'h et le Sémaphore » - Ouessant – 1951 Collection Musée d'Art Moderne de Rio de Janeiro

La leçon infligée par Marthe et l'identité chahutée de Dauphine ont sans doute aussi porté : cette fois ci, l'homme âgé de 34 ans veut dompter la formidable énergie qui depuis l'enfance lui fait trouver tout trop lent et trop étroit. C'est décidé, lls ne feront un enfant qu'après s'être mariés, une fois le divorce avec Karine obtenu. L'œuvre reprise ci dessous qui présente le tout nouveau couple est dénommée «Patience». La bouteille est là mais elle n'est pas vide. L'ivresse n'est plus la priorité. L'œil du fiancé est déterminé.



« La patience » - A146 - 81 x 100 – janvier 52

En attendant, les jeunes amoureux à peine rentrés de Ouessant vont rendre visite aux grands parents maternels de Annie à Saint Amand de Vendôme. Chaque soir la fiancée fait le mur de la chambre voisine de celle des aïeux pour rejoindre son amant dont l'atelier occupe l'ancienne charreterie du corps de ferme. Le paysage beauceron étant désespérément plat, faute de perspectives offrant les obliques chères à ses compositions, les vaches sont prises comme motifs.

De retour à Paris. Le galeriste souhaite que Michel Patrix fasse le portrait de son épouse en prévision de l'exposition 28 jeunes femmes 28 peintres organisée par la Galerie Drouant-David. Celle ci interrompt le travail après la première séance. Le regard du peintre trop pénétrant l'indispose. Françoise Dambier, Miss France en titre et épouse du photographe Georges Dambier prend la pose dans le sousmarin. La Dame à l'Echarpe est sacré meilleur portrait par le public.



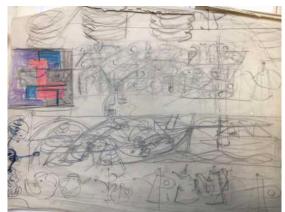
La dame à l'écharpe - Portrait de Mme Dambier 116 x 89 cm (50F) déc.51

La coupole et les caboulots

Le Groupe de l'Echelle est invité à l'occasion du bimillénaire de Paris, à exposer dans les vitrines et à réaliser des fresques sur toile complétant la décoration intérieure de la Coupole initiée par celle des piliers réalisée avant guerre par d'autres artistes. Michel Patrix livre deux fresques d'environ 1,30 m de hauteur, une moins longue (peut être 6 mètres) est marouflée au dessus du bar, l'autre de 10 m de longueur est montée en frise dans la salle. Maman se souvient que vu l'extrême exiguïté de l'atelier ou elles furent réalisées, ces commandes ont été peintes par tronçon attendant à chaque fois que la partie visible soit sèche afin de l'enrouler tout en déroulant la partie de support suivante. La cohérence de la composition de la frise de la coupole ne se confirmera qu'une fois déroulée au sol de la brasserie. J'ai retrouvé dans nos archives une photo de la première composition qui représente des «jongleurs plongeurs » en train de s'envoyer et rattraper au vol les assiettes au dessus des bacs à vaisselle, ainsi que l'esquisse des deux fresques.



« jongleur plongeur » était au dessus du bar sur la gauche est la fresque de Cortot.



Ces esquisses montrent que la seconde fresque représentait un retour de pêche.

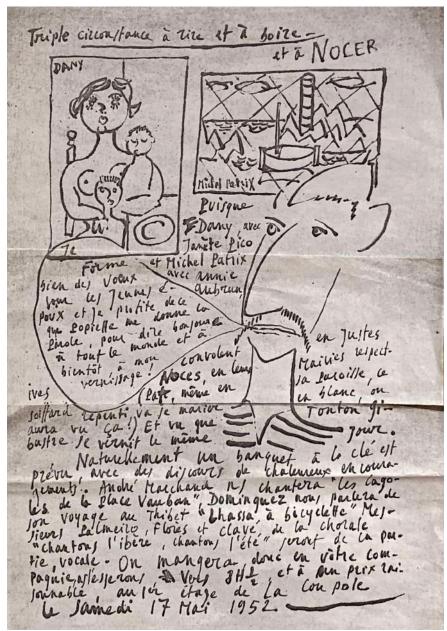
Dans la continuité est présenté au salon d'automne « le Bar Tabac » mis en vente récemment à Berlin. Le peintre s'y représente en patron de l'établissement, c'est dire qu'il tient la situation bien en main.



« Le bar tabac » -Huile sur lin – 200 x 200 cm - 1951

Lieu des rencontres par excellence, Les bars, bouisbouis, cafés, guinguettes, bistrots, caboulots sont un terrain d'observation privilégié. L'amitié fondée dans la mouvance de Boris Vian, Prévert, André Salmon, avec le poète et écrivain Robert Giraud (Bob), donne lieu, sous prétexte de documenter un guide spécifique, à des explorations menées sous forme de virées amicales dans les bars de Paris, depuis les halles et le marais jusqu'à la rue de Belleville, descendue en trois jours et trois nuits, bar après bar au volant d'une traction dont il suffisait de desserrer pour quelques instants le frein à main jusqu'au seuil de l'établissement suivant. C'était bien avant l'alcotest, n'est-ce pas. L'épouse de Robert dira qu'au retour de ses plus éthyliques aventures son mari n'a jamais oublié de plier soigneusement ses habits sur le valet, avant de se mettre au lit. C'est à ce moment peut-être, surveillant le pli du pantalon alors que les rumeurs des rires et voix s'estompent dans que l'auteur du dictionnaire français langue verte trouve à traduire « Monsieur, il me semble que vous n'êtes pas de taille à discuter » par « mon pt'it gars quand tu pètes çà fait des trous dan'l'gazon ». L'ivresse et son œil de cyclope n'ont jamais fait perdre ses mots au poète ni mélangés les pinceaux du peintre.

Dany Lartigue épouse Jeannette Pico et Pat épouse Annie le même jour que le vernissage de l'exposition personnelle de Busse. Cortot en fait la remarquable affiche.



Dans la foulée, Ravel, Jeanne et Jacques Busse, Dimitrienko et Christiane Lenier, Cortot, Elizabeth et Jacques Massol, Jacques Lanzman, suivent le jeune couple Patrix en voyage de noce à Dives-sur-Mer.



Busse Christiane Lenier Patrix
Dimitrienko Cortot Lanzman

Zabeth Annie Massol Patrix

Ravel

Raton Massol

Sous la diligente initiative de Hélène Albert les jeunes mariés emménagent début 1953, rue Dulong, en prévision de ma naissance. La lecture de «L'homme foudroyé » de Cendrars inspirera le choix mon prénom.

Comme le signale le poème « Montagne et dinosaure » dans son recueil « Poésies incomplètes » Jean Cortot s'intéresse aux fossiles dont il transmet la passion à ses amis. Moutard, Vusse (Von Vusse) Pat partent régulièrement dans sa quatre chevaux Renault toute neuve fouiller des sites en forêt de fontainebleau. C'est la fameuse chasse à l'ammonite. Maman raconte que ses douleurs prénatales survenant lors d'une de ces randonnées, les hommes paniqués ne trouvaient plus la clé de la voiture. Déjà les Zazou se coiffaient de la mèche qui gagnera en ampleur ondulée avec les rockers, et Popi, fort heureusement muni dans la poche arrière droite de son jean de l'outil indispensable, passe le sable alentour au peigne fin et déniche la clé du dénouement. Comme quoi la méticulosité archéologique lorsqu'elle s'allie à la coquetterie masculine peut éviter un accouchement en forêt.

Bréhat

En Juillet alors que j'ai un mois, nous partons sur l'île de Bréhat. Le séjour prévu pour l'été se prolongera jusqu'à Juin 54 pour cause de peinture. Les Lartigue dont

Martin le dernier fils à six mois d'avance sur mon âge les rejoignent. Puis Les Baratiers, Jacques a épousé Nenna, les Massol, les Busse viendront tour à tour se joindre à l'effervescence créative et aux rencontres entre artistes et marin pécheurs.



Maurice Pico, Jacques Busse, Jeannine Rociatta Annie et Michel Patrix, Jeannette Lartigue, Joël, Marco Pico, Franchique, Olivier Dany Et,

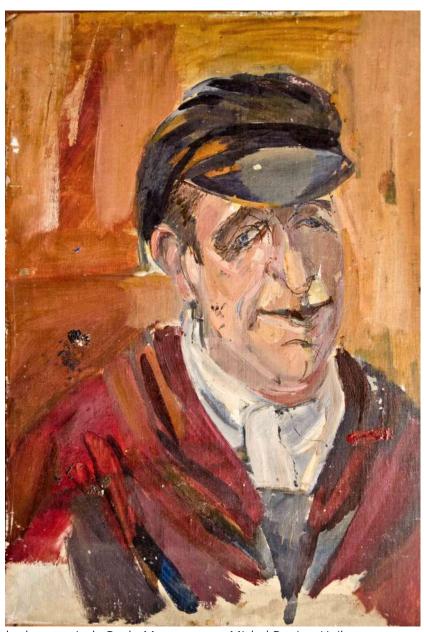
François Lartigue

Invité par une amie en 1973, j'ai rencontré au fort de Bréhat l'un de leurs amis. Pas d'électricité. Un rideau sert de porte à l'alcôve voutée aux parois couvertes de salpêtre. Un lit de ferraille grinçante, un réchaud à gaz et sur la table une bouteille et deux verres. Paulo est un ancien cuistot au long court a beaucoup à raconter. Sur l'île beaucoup de ceux qui avait connu cette époque avaient disparu. Des flopées de touristes étaient passées depuis, certains avait acheté une résidence secondaire. Mais dès que je me suis nommé le voilà qui s'esclaffe « Piaise !, le petit Piaise ! je t'ai porté sur les genoux ». Il se souvenait. Les parties de pétanque, avec les boules apportées du midi par Dany. Les parties de dames et de Rami ». Oui le souvenir de ces jours là étaient proche de son cœur.

De Paulo Marco Pico raconte : « retour de Paimpol en bateau (à la godille et à la grand voile) après y avoir déchargé du goëmon (Pat s'y était confessé à l'église) et je me rappelle que ta mère avait un couffin avec un bébé. Quand on a voulu repartir, la marée était haute et il a fallu que Franchique se jette à l'eau à poil en

plein hiver légèrement bourré. Ensuite, la barre étant coincé, Paulo a sauté sur le beaupré pour se mettre entre la roche et la coque pour éviter le naufrage."

Les multiples aventures Bréhatines alimentent avec la foisonnante et farceuse verve qui est la sienne un courrier soutenu de Michel Patrix avec les amis et David. Une lettre à Massol récemment reparti, raconte notamment, l'épisode d'un accident de la route tout à fait spectaculaire alors que Busse était au volant de la voiture de son père. Il peint 53 tableaux.



« Etude de portrait de Paulo Mayotte » par Michel Patrix – Huile sur carton - 1953

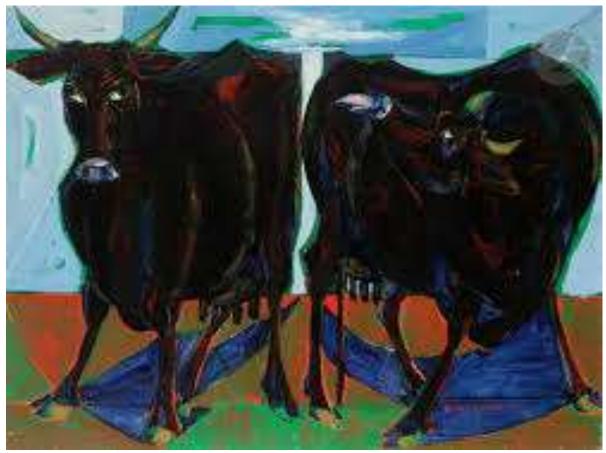
Les marchands et le marché

Emmanuel David, homme élégamment influent, est un marchand audacieux. Il porte un regard ferme sur la peinture de son temps dont il décèle et impose les talents avec une grande superbe.

Les peintres modernes ne sont plus les ambassadeurs et les chefs d'entreprise du XVIIe siècle, ni même les héros en vue du monde intellectuel romantique. L'individualisme croissant avec l'industrialisation mais aussi la libération avec la photographie de leur rôle de reporter en fait progressivement des chercheurs enfermés dans leur atelier. Leur isolement en fait des phénomènes de foires que l'on présente au public de temps à autre à l'occasion d'événements internationaux dédiés à la gloire du marché. En 1991 je rentrais directement à la FIAC d'une tournée d'exposition aux Antilles ou le coup d'état contre Aristide m'avait involontairement retenu Haïti, je me souviens d'y avoir vu Rebeyrolle sans oser aller le saluer. Derrière lui sa puissante peinture parlait du monde sauvage. Enfoncé dans son fauteuil son verre de whisky à la main le regard morne de cet ami de mon père m'a rappelé celui du Orang Outang derrière les barreaux du zoo.

La relation entre peintre et marchand, peut s'avérer délicate allant parfois jusqu'à instaurer un étrange mélange d'amitié et de défiance. C'est le cas de celle entre Emmanuel David (Manu comme l'appelle son peintre) et Michel Patrix. Ils s'estiment mutuellement mais chacun tient à sa manière la dragée haute à l'autre. Ainsi par exemple, Michel Patrix est jaloux de sa liberté et ne se lasse pas de le faire sentir. Lorsque David lui demande, par soucis commercial d'autres tableaux de la série dite des « Vaches noires » du nom des Falaises Normandes entre Houlgate et Villefranche sur Mer ou elle fut peinte, Pat va peindre en Beauce des vaches d'un noir profond obtenu par un glacis d'outremer sur un fond rouge vif. La série aura d'ailleurs aura aussi du succès. Tout se vend de lui à l'époque. De son côté lorsqu'il cesse sa collaboration avec Drouant, David décidera en 1956 d'arrêter son contrat. En réponse à Pat qui lui montre sa femme et ses deux enfants, le galeriste regarde par la fenêtre et dit « Oh ! on est au 3ème ce n'est pas assez haut. Essaye le gaz. J'ai 180 toiles à toi dans mes réserves, c'est ce qu'il faut, çà fera monter la côte ».

Ce ne sont malheureusement pas que des propos légers. Le cynisme de cette réplique n'a rien d'anodin de la part du grand marchand qu'a été David.



les vaches noires - huile sur toile - 81 X 100 cm - 1952

Le galeriste Frédéric Roulette rappelle que pour des galeristes aussi important que Maeght ou David, les contrats qui liaient les peintres à l'époque était drastique : pour une rémunération de l'ordre d'un SMIG, le marchand lorsqu'il ne se prévaut pas d'une exclusivité pure et simple, comme ce fut le cas pour Michel Patrix tout le temps que Rosenberg le demandait, se réserve le droit de premier regard sur le travail de l'artiste. Le solde des comptes se faisant au nombre de points livrés en fin d'année, contraignant ainsi les artistes à la dépendance. Je retrouve en effet au bas de chaque page des carnets-catalogues de mon père le compte des points livrés à son galeriste. D'après le calculateur d'inflation Calculis, le contrat de Patrix lui assure un pouvoir d'achat de 454 € jusqu'en 1954, il est alors revalorisé 2160 €.

J'ai trois ans à l'époque. Je revois encore en contre plongée les deux amis parlant devant la fenêtre ouverte sur un soleil qu'on dirait printanier. A droite David en chapeau et pardessus, ses gants sérés dans la main gauche, mon père en face de lui digne et effaré. La teneur de leur dialogue m'a été rappelée maintes fois par la suite.



Morts et Captifs 1 - 97 x 130 cm (60F) juillet 55

Sur le chevalet pour être montré, le tableau « Morts et captifs » sera peut être l'un des derniers livrés au marchand. Il montre deux oiseaux en cage, un oiseau mort, trois poissons dans un bocal et deux poissons sur un linge dont les écailles sont faites de feuilles d'or flochettées dans la pâte épaisse d'un blanc d'argent. La métaphore est criante. La liberté et la vie des morts et captifs, coupés du fleuve de l'océan et du ciel, n'est plus que reflet d'or et d'argent. Ce tableau conçu pour dénoncer l'avidité morbide de la politique coloniale, parle aussi bien de la contrainte de l'artiste suspendu au bon vouloir de son marchand.

Lorsqu'un marchand tel que David, dont les choix font référence à l'échelon international, cesse sa collaboration, la carrière d'un artiste est sérieusement compromise. Ni le très sérieux travail d'Hélène Albert qui, par l'entremise de Jacques Busse reprendra sa défense jusqu'en 59, ni les galeries Visconti, Marignan, Hamon et Raffray qui le soutiendront épisodiquement n'arriveront à redonner une promotion équivalente à son travail.

Le peintre Jacques Massol lorsqu'il ouvre sa galerie défend Busse et Cortot de l'Echelle mais s'effraie du tempérament lunatique de Michel Patrix qu'il dira dans ses mémoire avoir sombré dans l'alcoolisme.

Je ne vois pas que l'alcoolisme de Pollock ait freiné Leo Castelli et je me dis que la timidité des galeristes français dans les années 60 était due à l'engouement pour les USA d'un peuple qui lui devait sa liberté, autant qu'à la fierté grandissante de ces mêmes USA pour leur propre culture. L'Etat américain (on appelle d'ailleurs le pays du nom du continent), a compris l'importance du rayonnement communicationnel et fortement investit dans une politique culturelle à l'expansion de laquelle ont fortement contribué la CIA, l'industrie cinématographique et l'arrivée de la télévision dans les foyers. Les feuilletons de westerns et de la violence des productions holywoodienne ont impressionné le monde avec des archétypes de risque tout au grand cŒur, d'aventuriers décimant de dangereux sauvages, de self made man, et de civils armés de quincaillerie meurtrières. Par une sorte d'hypertrophie de la concurrence le gagnant devient un tueur, la réussite sociale, la reconnaissance des convictions est à ce prix. Ceux de ma génération peuvent se dire que derrière Al Kaïda au Maghreb il y a aussi à l'avenant, de Kit Carson, Zorro, Le parrain, etc. Michel Patrix, pour sa part, choqué par les événements racistes dont il a eu vent, en désaccord avec le Maccarthysme, puis avec l'agression américaine au Vietnam, a préféré l'inquiétude.

Manu lorsqu'il se décidera au milieu de années 60 à reprendre sa collaboration avec Drouant associé entre temps avec Garnier, revient vers lui avant de se retirer définitivement dans le midi en 1969. Il parle à Patrick Reynolds de Michel Patrix comme un comme d'un peintre particulièrement important.

Le choix de vivre à la campagne

Alors qu'un deuxième enfant est né en 55, l'appartement, de la rue Dulong devient exigu, sans compter que depuis la défection de David les loyers deviennent difficiles à payer. Hélène Albert, femme de l'architecte Edouard Albert, présenté alors par l'ami Jacques Busse, prend la relève tout en comprenant que la santé respiratoire de l'artiste nécessite pour lui l'air de la campagne.

Notre famille est invitée de juillet jusqu'en décembre 1956 dans le mas des Albert en Provence. Notre séjour reçoit la visite d'amis de l'Echelle, Busse, Dalmbert, Cortot. A l'occasion de ce séjour le sujet des carrières des Baux de Provence inspire à Michel Patrix une écriture picturale tout à fait nouvelle se détachant du post-cubisme pour frôler l'abstraction. La gamme chromatique se synthétise, la structure de la composition est moins omniprésente.



l'Egyptienne III - 33 x 24 cm - Août 1956

Annie attend un troisième enfant qui nait de retour à Paris ou des formats plus grand de la même série sont produits. Hélène organise de Aout à octobre 57 l'installation de la famille Patrix à Ayseck dans les Charentes, puis à Reilly dans le Vexin français, supervise une exposition à Paris Galerie Visconti (58) puis organise une exposition aux Etats unis à la Bayer Gallery New York (59), suite à l'insuccès de laquelle elle se

décourage. Un courrier de Mr W.E.S. Curteis, directeur de la Bayer Galerie, s'excusant auprès de Hélène Albert de l'échec de l'exposition, navré que le public Newyorkais se soit tourné à présent vers la jeune création américaine.

Au cours du séjour à Aysecq, le peintre s'immerge dans les bois avoisinants, observe avec les moissons le travail paysan sur les machines agricoles. L'entrelas des branches, la pétarade du moteur Bernard, le chuintement des courroies de cuir, les corps en mouvement, tout est affaire de rythme dans sa vision d'alors. Avec des aquarelles, des monotypes sur papier et quelques huiles de petit format, nait la série des sous bois, et celle des battages sur lesquelles il retravaillera en plus grand format à Reilly.



« Lumière froide aux chataîgners » - monotype sur papier- 60 x 80 cm – 1957



Reilly: « Ceux qui ont besoin de moi viendront me voir »

Paris n'a plus d'attrait du tout. L'activité culturelle parisienne lui semble limitée il souhaite prendre du recul : « Ceux qui ont besoin de moi viendront me voir » dit-il. Reilly est un petit village situé aux confins de l'Île de France à une soixantaine de kilomètre de Paris.

L'ancienne fermette rehaussée d'un étage ou nous nous installons, nous est louée par la veuve d'un cameraman réputé du cinéma muet. La maison donne par devant sur un jardin planté dans les années vingt. Les arbres fruitiers, cognassier, cerisier, noisetier y côtoient des espèces exotiques, mélèze, acacia, thuyas, cytise des canaries, prunier de chine. Par derrière, une friche étendue sera le terrain de jeu magique des enfants, l'abondance!

Le premier hiver est rude. Le seul chauffage de la maison est une cuisinière à bois et charbon dans le four de laquelle ont place des briques qu'on enrobe de papier journal en guise de chaufferette. Le système est complété de bassinoire de cuivre remplies en fin de soirée de tisons rougeoyants auquel on ajoute des feuilles odoriférantes. Le lavage du linge se fait au feu de bois dans une lessiveuse placée sur trois parpaings. Mais luxe parmi les luxes la maison dispose d'un chauffe-eau a gaz qui alimente une baignoire au premier dans l'unique salle de bain et d'un téléphone à manivelle d'ou l'on peut appeler et être appelé par l'intermédiaire d'une opératrice sans doute installée à la poste de Chaumont en Vexin. Le numéro est le 5 à Delincourt.

Mes parents dessinent et réalisent un jardin à l'anglaise aux allées sinueuses, dressent des arches d'aubépine, édifie une rocaille où s'épanouissent le très fin fleurissement de la plante nommée « désespoir du peintre » et poussent les fines herbes utiles à la confection de plats raffinés. Le chef s'est passionné pour les cuisines vietnamienne et chinoise. Le jardin s'égaie de tulipes jaunes, rouges et pourpres, de rosiers grimpants ou charnus, et de pivoines. Ah les pivoines ! comme on voudrait quelles soient comestibles autrement qu'avec les yeux... On lance un potager.

Effectivement en cette période précédant la vogue des maisons de campagne, et sous l'hospitalité généreuse du couple, la gratuité hospitalière étant encore de mise à l'époque, le lieu devient rapidement un essaim bourdonnant de rencontres et de création. Nombreux sont les amis qui passent un week-end ou viennent séjourner le

temps de composer une pièce, écrire un texte, ou bien tout simplement se refaire une santé.

Dès 1959, les visites de la famille Lartigue, Dany, Jeannette et leurs enfants Olivier, François et Martin, sont les plus régulières.

Martin et moi avions déjà partagé nos destins de bébé ensemble à Bréhat, nos imaginations enfantines et les jeux fantasmagoriques que nous improvisons à partir de tout et de rien, piroques amazonienne dans une étagère retournée, bulle de pets dont nous explorions les dédales intérieurs jusqu'à ce qu'un geste malencontreux les fasse éclater, libérant leur pestilentielle odeur à nous faire crever, (on aimait beaucoup mourir, asphyxiés, criblés de balles ou bien même pendus selon l'humeur). Les petits à qui l'on s'amuse à faire fait peur déguisés en Belphégor, les cabanes dans les arbres, les meules de foin ou même sous terre, les nausées des premières clopes roulées à partir de mégot ramassés, la délectation de la lecture de la revue Harakiri ou même quand l'aubaine se présente des revues porno chipées à Pigalle, font naitre une de ces rares amitiés qui durent une vie, bien au delà des distances physiques. Amitié qui doit aussi son ancrage aux randonnées de chasse aux papillons auxquelles Dany nous a convié alors que nous étions adolescent. Courir avec un chapeau de cowboy sur la tête un filet à la main après des Citrons, des Paons-de-jour, et surtout des Apollons aux ocelles méticuleusement différenciables selon qu'on les attrape en dévalant les pentes de la vallée Chaudefour au creux du Puy de Sancy, après avoir dormi à la belle étoile dans les gorges du Tarn, ou encore dans les Pyrénées orientales à Andorre la vieille, Py, Bourg Madame... faut le faire ! oui, il faut le faire... et puis quand çà vous est arrivé, çà forge de solides bases communes qui vous tiennent pour le restant de vos jours. C'est comme une fraternité, pas besoin de se voir tous les jours, une visite, une lettre, une pensée, de loin en loin suffisent pour l'entretenir. çà ne coûte pas cher et çà fait du bien.



Battage – huile sur lin - 81×65 cm – 1958Peint d'après les monotypes fait à Aysecq

Avec les copains de l'Echelle, on part fouiller les carrières avoisinantes à la recherche de fossiles. Jurassiques, quaternaires, précambrien, crétacé, pléistocène, holocène, les propos animés autour des découvertes du moment font sonner à nos oreilles enfantines des mots délicieusement chargés de mystères autour de précieux trilobites, ammonites soigneusement rangés sur les étagères d'une bonnetière devenue vitrine.

Les dîners sont l'occasion de réjouissances fortement arrosées. La nuit jusque tard on entends depuis notre chambre les éclats des adultes. Pat et Popi s'enroulent dans les rideaux et se lancent d'un bout de table à l'autre des répliques improvisées en alexandrins. La tempête de Shakespeare se trouve passée à la moulinette Hugolo-Desnossienne. Jamais drame n'a connu aussi vibrants trémolos cornéliens. L'assemblée pleure de rire.



« Silo à Chaumont » - huile sur toile - 35 x 27 cm - 1959

Gabriel Daucho au volant d'une américaine dotée d'une calandre et d'ailerons phénoménaux amène Thompson à l'improviste. Et puis vient André Marchand. Une autre fois Michel de Ré perdu de vue depuis les chaudes heures de Saint Germain des près accompagne Catherine Bariatinsky. Merveilleuse Catherine au rire tonitruant, qui en dépit de l'exil et de la ruine des siens, garde de son origine princière une corpulence et un port de type « grand modèle » et apporte à son ami féru d'archéologie dans une petite boite à bijoux sa collection de « faux cils ». Le maladif Philippe Carson approfondit son écoute de Boulez et Shönberg sur un magnétophone qui paraît immense. Edouard Albert, chaussures et costume anglais, rapporte des cadeaux depuis New York pour son filleul notre petit frère qui porte son prénom.

En 1961, il rencontre sur le motif à Duclair le peintre Alfred Lerond basé dans la magnifique vallée de l'Héronchelles. Une amitié instantanée s'instaure. Dès lors Fred l'emmène régulièrement peindre des aquarelles sur le motif tout le long de la côte normande et sur les bords de Seine.

En 1963 commence une amitié avec le peintre Dado et son épouse Hessie que le galeriste Daniel Cordier vient d'installer dans un moulin en ruine à Hérouval. Notre

originalité nous rapproche Nos familles d'artistes se remarquent dans le milieu rural du sud de l'Oise plutôt conservateur. Certes, il nous a parfois fallut, mes frères et moi-même nous bagarrer pour faire respecter notre différence, dans la cour de récréation de notre école. Mais la famille ĐuriĆ dépasse de loin notre marginalité: Dado, barbe et cheveux hirsutes, qui, évoquant les secours alimentaires envoyés après guerre par les nations unies, parle de lait en poudre solidifiés dans des tonneaux par la pisse de rat au point que les étudiants doivent le casser avec des culs de bouteille, Hessie qui vient de New York, nous parle du Black Panther et d'enfants noirs descendus au revolver lorsqu'il s'approchent trop prêt des voitures de blancs sur des parking

En 64, Pierre Golendorf qui s'est fait camionneur afin d'éprouver les réalités de la classe ouvrière vient photographier Pat et ses amis.

Cette même année Jacques Baratier s'endort dans la baignoire en écrivant le scénario de l'Or du Duc, Il présente l'acteur Daniel Emilforks, son faciès allongé et sa diction comme fragmentée inimitable amène aussi Vitold.

En 67, Marco Pico qui vient de jouer dans « O salto » le film à propos des migrants portugais fuyant Salazar par dessus les Pyrénées, s'investit dans un documentaire à propos du berger de Reilly qui vit dans sa roulotte. C'est Pierre Golendorf qui en fait le repérage, tout juste avant de s'envoler rejoindre la révolution cubaine qui malmènera ses fidèles idéaux socialistes lors qu'au bout de quatre ans il est enfermé pour trois ans comme espion de la CIA. Joël le chaleureux jumeau de Marco, dessinateur et décorateur est là aussi. Tout ce joli monde écoute Piaf, Ferré, Brassens.

Marco Pico dit de Michel Patrix : « Je revois sa drôlerie mélangé à sa tristesse et son inquiétude. Quand il jouait de la clarinette ça devenait évident". Et puis à travers Marco se sont les retrouvailles avec l'amie des temps de résistance Odette Charpentier Goupil leur voisine de la rue Ordener, et sa famille que nous irons visiter en Bretagne où sous la direction de Pierre son mari opérateur de Cousteau, tout le monde travaille à la restauration d'un moulin. Romain leur fils est très impliqué dans les révoltes estudiantines de 1968.

En 67 et 68 Jacques Higelin et Brigitte Fontaine viendront faire des bœufs avec Pat à la clarinette et Danny aux tablas. La nouvelle génération a hérité de la gouaille libertaire et gamine de la précédente. Higelin se roule avec nous dans les meules de pailles en singeant notre héros de bande dessinée Lucky Luke. Brigitte et lui on commencé leur relation triangulaire avec Areski.

La vie de famille et les séries de 58 à 69

A la suite d'Hélène Albert, le marchand Michel Boutin recommandé par David tente très timidement de reprendre la défense de son travail.

Dès notre arrivée l'atelier est installé. Un tourne-disque dernier cri emplit la maison d'accents de Jazz, de musique baroque et de jean Sébastien Bach. Les premières toiles reprennent les notes prises à Ayseck.

Les ceps de la vigne vierge qui couvre la façade, les fruits du cognassier avant d'être transformés en succulentes pâtes de fruit, les tulipes du jardin, tout est bon à prendre comme sujet.



« Parterre au pied de vigne » – 81 x 100 cm – 1959

L'élaboration abstraite se nourrit des rythmes d'ombre et de lumière sur le parterre de tulipe planté au pied de la vigne vierge qui couvre la façade. Le carré central et les deux triangles isocèles inversés de la composition gardent leur référence aux proportions du nombre d'or. Le peintre pense à cette époque « que le principe est tellement ancré en lui qu'il s'intègre de lui même dans son écriture picturale sans besoin de l'esquisser.



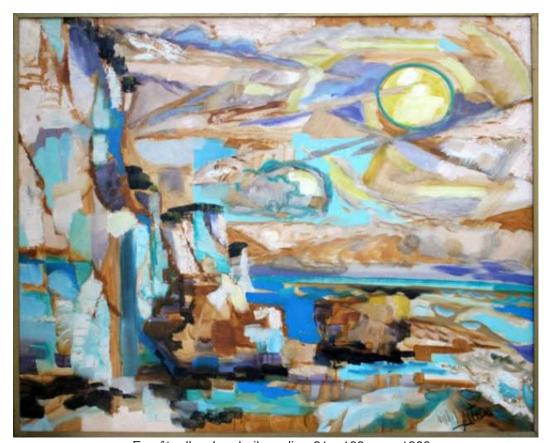
« Coings au plateau noir » - huile sur lin - 81 X 65 cm - 1959

En 59, un séjour de quelques mois à Yport lui fait redécouvrir l'intérêt impressionniste pour la lumière sur les falaises crayeuses.



« Falaise d'amont Yport » -aquarelle - collection Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris

Il continuera de peindre là côte Normande régulièrement jusqu'en 1969.





« Le départ des morutiers » - huile su lin - 81 x 100 cm - 1960

Les expositions en 59 et 60 Galerie Anfora et Raffray à Paris et Hamon au Havre marchent bien mais aucun de ces marchands n'a la détermination suffisante pour une collaboration durable.

Les nouvelles de la guerre d'Algérie, inspirent une subite poussée expressionniste.



« Des petits trous pas chers » - huile sur lin – 81 x 65 cm - 1962

« Des petits trous pas chers » fait partie d'une série de nature mortes macabres, exposée Galerie Rafray à Paris en 62. Le galeriste qui a accepté les œuvres sans les avoir vu, déçu de ne plus recevoir de motifs marins, rapporte que ses clients se plaignent d'être entrer dans une boucherie. L'exposition fait un bide.

Une fois la libération algérienne obtenue, il retourne à son univers quotidien. Le roquet qui nous est légué par la propriétaire de la maison est baptisé « Milord », nom inspiré de la célèbre chanson d'Edith Piaf.



« Le chiens et les raisins » - huile sur lin – 81 x 65 cm – 1962



« Tête de lard » -75 x75 cm – Huile sur toile – 1962

Les enfants sont autonomes. Ils savent comment tisonner et rallumer le poêle à charbon, préparer leur déjeuner, monter leur breakfast aux parents, tea-marmelade-eggs-and- bacon, avant de partir à l'école. Lui demande à Annie d'être présente à chaque instant. Dans un coin de l'atelier elle reprend sa création textile et met en œuvre une dizaine d'ouvrière dans la région à la production l'élégants ensembles tricotés qu'elle complète de passementeries au crochet. George Dambier en fait un reportage photographique publié dans une revue de mode féminine et les ventes se font sur Paris.

Dès 1962 un voisin du dimanche, Christian M. ingénieur chimiste travaillant dans les plastiques lui fait découvrir les toutes premières formes de polyester. En marge de sa peinture, Pat s'emploie en précurseur à créer de petites compositions en y incluant de petite composition fantaisiste faite d'objets choisis tels dé à coudre, fils de couleur, plume de geai, qui deviennent presse livre, pieds de lampe ou cendriers. Ces pièces uniques, sortes de dinosaures technologiques, sont bien loin de nos portes clés publicitaires. Des bouteilles torsadées par le feu ramassées dans les décharges servent de moule que l'on fait éclater en les recouvrant de neige. Il faut encore polir à la brosse rotative pour obtenir la transparence. Alors seulement on saura si les bulles ont été convenablement chassées, que l'inclusion a réussit. L'originalité du procédé intéresse l'architecte Edouard Albert. Le résultat limpide à la production jaunit malheureusement en trois ou quatre ans. Une allergie aux solvants et catalyseurs le contraint d'ailleurs à abandonner le projet avant que les matériaux ne soient au point.

En 1969 un rapprochement avec la famille J., voisins passionnés d'équitation le plonge dans une série équestre. La mise à disposition d'un atelier dans une chapelle médiévale désaffectée en cours de restauration lui permet d'aborder de grands formats sur Kraft et sur toile.



Le port de saint Valéry-en-Caux – huile sur lin - 89 x 116 - 1967

La brûlure interne

Déjà un courrier de Jacques Massol, daté de 1957, lui reproche d'avoir le vin pâteux et lui recommande de cesser complètement de d'en boire. Une fois passée la frénésie juvénile, éthylisme et insuffisance respiratoire ne font pas bon ménage. Son état emphysémateux décline rapidement. L'increvable paye à présent les excès passés. Son corps ne supporte plus du tout l'alcool.

Lorsqu'au lendemain, les amis réjouis d'une fantastique soirée, repartent sur Paris c'est une famille en détresse qu'il laissent derrière eux. Les libations occasionnelles chez les autres provoquent chez lui des crises de dépendance alcoolique à la suite desquelles se déclarent en chaine des bronchopneumonies violentes. Lors d'une première phase la dépression frappe. La mort l'appelle. On a soudain affaire à une sorte de loque humaine écroulée dans son fauteuil parmi les revues « Sciences et Vie » éparses. Le menton sur la poitrine, la moustache humectée de larmes et de vin, il bredouille à longueur de journée des propos qu'il est le seul à comprendre. Un verre suffit à le mettre dans cet état mais il en veut toujours plus.

Cette descente aux enfers peut durer plusieurs semaines. A longueur de journée la maison résonne d'atroces quintes de toux. Le souffle explose en raclant les bronches dont les plaies s'infectent. Alors la fièvre le prend qui l'amène au délire comateux. Il parle d'une île lumineuse où il nous veut tous avec lui. Notre espoir réside paradoxalement dans ces phases de maladie chronique qui au risque de l'emporter le contraignent à l'abstinence le temps de reprendre ses esprits. Hormis Dany Lartigue, qui s'avère d'une grande fidélité, les amis parisiens qui le trouvent dans cet état alcoolique ne reviennent plus. Jacques Massol, proche depuis les chaudes heures de la Coupole, ne le prend pas dans les artistes de sa galerie. Busse lui même qui lui dédie une très respectueuse note dans le Bénézit se décourage de voir son cher ami. Pourtant, tout à coup, voici venir le matin serein où l'homme reprend les rênes des mains du monstre. Le revoilà sur pied, sobre, fringuant et rutilant jusqu'au bout des ongles. L'atelier résonne des Concertos Brandebougeois de Bach dont il siffle allègrement tous les mouvements. La gamme chromatique est choisie et une nouvelle série démarre.

Devant ce comportement en dent de scie un ami et collectionneur médecin diagnostique un état maniaco-dépressif. On dirait aujourd'hui « bipolaire». Lui qui se sent incapable de faire quoique ce soit d'autre que son métier d'artiste souffre une fois rétablit de la responsabilité qu'il impose à sa femme.

Ainsi contrairement à ce que pense ses amis parisien l'artiste est toujours créatif Malgré sa santé défaillante, l'attaque de quatre très violentes crises dépressives et en dépit de sa perte de notoriété, il demeure la plupart du temps productif et en phase avec son époque jusqu'à la fin de ses jours.

Tout de même, lors des périodes saines sa respiration siffle terriblement. Ses nuits insomniaques sont vouées à la lecture. Citons entre autres Sartre, Simone de Beauvoir, Lautréamont, Rilke, Camus, Moravia, Proust, Mircea Eliade, Jung, Theillard de Chardin, l'abbé breuil, Leroy-Gourand, Levi Strauss, Henri Miller, Kerouac, Foucaud, puis en 67 Raoul Vaneighem et en 71 Illitch. Mes parents sont abonnés aux revues « Planète » , à « Science et vie », à « l'Express » puis au « Nouvel observateur »

Chaque nouveauté littéraire importante est sur les tables de chevet de mes parents dès parution.

A partir de 1969 lorsqu'une une allergie exémateuse aux hydrocarbures se déclare, il doit peindre les mains enrobées de gant en plastique, puis passe à la peinture acrylique.



« Au port » - huile sur lin - 27,5 x 65 cm - 1967 (?)



« Le phare » - acrylique sur lin - 1969



« Aime les femmes les femmes t'aimeront »

« Aime les femmes les femmes t'aimeront » m'a t'il conseillé alors qu'il me voyait engoncé dans mes complexes rougissant d'adolescent boutonneux.

Les femmes ont une grande influence sur cet homme. Elles l'apprécient, l'encouragent, l'hébergent, lui passent son inconstance, tempèrent leurs élans passionnels.

Jacques Busse dit à maman que Pat était un tyran avec ses compagnes et qu'il en faisait ses esclaves. Marthe Elek qui bien longtemps encore après la fin de leur relation amoureuse l'appelle dans un courrier « mon doux », s'est étonnée d'apprendre qu'il avait été un mari fidèle et un père attentionné. C'est un autre Pat qu'elle avait connu.

L'immoralité de ce Pat là pourrait faire croire à une égoïste et malhonnête duplicité en matière de relation amoureuse. Pour peu qu'on ait eu l'occasion d'observer son charisme remarquable auprès de la gente féminine la réalité est évidemment autre. Combien de fois ai-je vu, quelque soit leur âge, de nouvelles venues s'asseoir au bout de quelques instants sur ses genoux, et passant affectueusement les bras autour de son cou lui confier à mi-voix des confidences espiègles? Il surprend et fait rire. Il demande par exemple à une amie dans la trentaine de gentiment bien vouloir dépuceler son fils de 16 ans. Ce quelle décline tout aussi gentiment tout en me le rappelant tout récemment avec nostalgie. (C'était moi le puceau et bien sûr qui n'en menait pas large).

Son comportement à l'égard de la féminité est à la fois dénué de possessivité et désintéressé, pas toujours aussi respectueux que l'exigerait les bonnes manières, mais aucunement méprisant. A la fois attentionné et provocateur, son humour joyeux et son aspiration poétique à la légèreté mettent très spontanément à son aise en sa compagnie. Les femmes se réjouissent de sentir appréciées, rassurées et respectées. Je me souviens l'instant de complicité, avec une femme retrouvée par hasard dans la foule d'une manifestation pacifiste à Paris. Pendant qu'ils échangent gentiment des nouvelles de leur vie, elle lui triture machinalement un bouton de veste. Tout dans cet instant qui dure quelques minutes, le tendre abandon de ce geste, les yeux rieurs, la douceur des intonations montrent la confiance mutuelle instaurée lors de leur intimité passée. Mais surtout que cette confiance demeure chez ses amoureuses de jeunesse bien qu'elles aient souvent été amenée à vivre sans dissimulation aucune, des situations inconcevables en culture monogame.

L'étrange phénomène est imparable. Cela arrive tout simplement. Ce jour là comme habituellement depuis qu'il a rencontré notre mère, il n'a aucunement l'intention de tirer profit de sa séduction et son épouse jette un regard amusé sur la scène.

Je garde à l'esprit que toutes ne sortent pas indemnes d'une relation fortement teintée par le machisme ancestral d'une culture dont le Dieu porte la barbe. Lilith a bien été précipitée avec les anges déchus, n'est ce pas ? Pourquoi, ni lors de la croissance des villes due à la révolution industrielle, ni lors d'aucune des révolutions qui ont suivi a t'on omis de revendiquer la rémunération de la parturition, l'éducation des jeunes enfants et l'entretien du foyer, pourtant tout aussi utiles à la société que la productivité ?

Je n'ai pas connu Sophie ni Karine, qui ont très certainement souffert d'être gardées à distance et de ne pas avoir de les enfants qu'elles lui demandent, mais celles de ses anciennes compagnes qu'il m'a été donné de rencontrer, à l'instar de Nanou qu'il a présenté à maman, lui montraient de l'estime. Elles ne lui gardent pas rancune et les bons souvenirs ont repris le dessus. Hippies avant l'heure à sa manière, il rêve d'un monde libre de toute forme de rancœur et de jalousie, d'une utopie où la fraternité humaine tient lieu de famille. Les femmes qu'il a côtoyées le savent généreux et sincère dans ces élans et si pour une raison ou une autre, elles ont choisi d'abandonner la relation, lui savent gré de son intégrité.

Lui projetait à la fin de sa vie une exposition à propos de la naissance du MLF¹⁴. Il portait sur l'aspiration à l'égalité de ce mouvement qu'il estimait « désigné par le machisme de la mythologie depuis le fond des âge », un regard critique assez proche de celui de l'une des grandes figures du féminisme. Dès 1910 Emma Goldman invite les femmes à « s'émanciper de leur émancipation » à fin de ne pas oublier de vivre leur vie de femmes libres. Libres de « choisir d'être ou non en couple, d'avoir ou non des enfants, d'aimer qui elles veulent aimer ; Quelle puissent choisir leur vie, enfin, libérées de toutes les formes de pression- sociales ou intériorisée. Il ne s'agit donc pour les femmes pas de chercher à égaler les hommes, le fait est acquit, mais d'exiger la reconnaissance de leur libre arbitre.

_

¹⁴ Mouvement de libération de la Femme

La relation aux enfants

Sa souffrance dépressive, selon lui naissait du déchirement ressenti entre l'amour de sa famille et son génie créateur. Dans les faits, bien plutôt, il se montre un père exemplaire lors-ce-que son atelier est productif. Lorsqu'il est en bonne santé, c'est un homme bienveillant, inventifs et joueur avec ses jeunes enfants. Mes frères et moi avons par exemple, passé des heures à réaliser ensemble avec lui une immense maquette de train électrique. Nous passions des après-midis à le voir transformer du grillage et du papier journal en montagnes traversées d'un tunnel que nous peignions ensuite de gouaches pour leur donner la teinte foisonnante des alpages estivaux. Nous l'aidions à tremper des fils de fer torsadés de fillasse dans le plâtre avant de les immerger dans des couleurs liquides qui en faisaient des arbres croulants sous leur feuillage. Le lac par dessus lequel s'élançait un pont était un miroir fondu dans les ondulations du terrain. La voix de notre père prenait alors des accents de mystérieux conspirateur, comme si l'avenir du monde dépendait de la réussite de notre entreprise... « là on va faire... et si là on faisait ?... ».

Lors des périodes dépressives, toute cette merveilleuse complicité s'écroule pour faire place au spectacle effrayant d'une souffrance infernale, hachée des hurlements déchirants d'une épave fiévreuse, bredouillante et secouée de hoquet.

Vers 1963, sa production de mode n'étant pas assez rentable Annie fait à présent des enquêtes nous laissant nous les enfants, gérer le malade au quotidien. Tout comme les pigeons achèvent leur semblable affaiblit à coup de bec, les jeunes en pleine santé acceptent mal la maladie de leur parent. Ils ont trop à faire avec la nécessité de se sentir eux même. Toutefois lorsqu'il s'agit d'achever son géniteur c'est une assez pénible pulsion.

Sa relation à l'adolescence, même dans ses jours fastes, est d'ailleurs moins bienveillante. « On ne peut cracher sur un ami sans qu'il en reste sur son propre plastron » dit Reverdy. Comme si son utopique rébellion restait entachée de la tradition qu'elle souhaitait remettre en question, ses méthodes éducatives demeuraient marquée par la relation de défi à son propre père. Il adopte alors une assez facilement un attitude désagréablement hautaine. Avant d'être touché par à Pierre Henry et la « Messe pour le temps présent » de Maurice Béjart, il est, par exemple, longtemps réfractaire à la musique Pop qui plait tant aux jeunes générations. « Ce n'est que redite de la musique des troubadours », prétend t'il de celle des Beatles qui nous fait pousser les cheveux.

Bizarrement lui qui est dans tous les domaines à l'écoute des avancées scientifiques et philosophique reste un artisan. S'il accorde intérêt aux recherches de Vasarely et à

l'art Cinétique ainsi qu'au living Theater et au mouvement Fluxus, l'art conceptuel trop intellectualisé à son goût ne le touchent que de très loin. Si Duchamp l'interpelle, Warrhol et le pop' art l'ennuie. Le caractère énorme de l'art américain lui paraît déshumanisé la relation intime à l'œuvre de chevalet.

En ce qui me concerne trouvant que les crises dépressives se rapprochaient trop les unes des autres à mon goût, j'ai progressivement abandonné le navire à partir de l'âge de 13 ans. En 1966, j'en ai ma claque des délires de cette famille et de la vie d'artiste. Tout plutôt que cela! Je rêve de devenir technicien et demande à m'inscrire en pension au lycée technique de Beauvais. Deux ans plus tard alors qu'un devoir d'OST (Organisation Scientifique du Travail) nous demande de calculer pour une tuilerie, la vitesse du tapis roulant, celle de rotation de la presse octogonale ainsi que la longueur des chaines sensées arrêter la machine avant qu'elle ne broie les mains de l'ouvrière, je réalise que là n'est pas ma tasse de thé. Entre temps Mai 68 était passé par là. Je comprends qu'il n'y a pas de monde à côté du monde, mais qu'il prend ailleurs, ce Monde, d'autres formes que celles qui me déplaisent ici et me décide à aller y voir. Je quitte les miens pour rejoindre l'Afrique ou il me sera donné de traverser à pieds dans cette région sahélienne du nord de l'actuel Burkina qui s'appelait à l'époque Haute Volta, des villages dont les habitants voyaient pour la première fois un blanc. Tout cela était assez forcené et je reconnais que je dois la vie à l'hospitalité et à l'altruisme sahélien si durement éprouvé aujourd'hui.

A la réflexion, alors que je croyais tourner le dos aux miens, je ne faisais que mettre en pratique les fruits de leur éducation expérimentale. Je ne suis pas parti consommer du paysage mais rencontrer d'autres humains chez lesquels j'ai reconnu l'ouverture d'esprit et l'empathie que nos parents ont su nous donner en exemple. A mon retour un an plus tard, nous nous comprenons mieux.

Gonneville-sur-Scie et le Centre de créativité

Entre-temps la famille a quitté Reilly. Mes copains de lycée qui rêvent au contraire de rejoindre la marginalité, fondent avec elle un collectif associatif d'art et artisanat qui prend le nom de Centre de Créativité Michel Patrix. La France perd alors quelques futurs électriciens, mécanicien, céramistes industriels qui s'improvisent sérigraphes, tisserands, peintres sur soie.

Michel Patrix organise une vente de son fond d'atelier à Drouot, qui finance l'investissement nécessaire, matériel, outils et frais de déménagement. Ils vont s'installer dans le pays de Caux à Gonneville-sur-scie dans une maison de maitre entourée d'un terrain flanquée d'un superbe magnolia auprès duquel broute une bique.

Alors que le mouvement Hippy est en plein essor le centre expérimente des modes de vie alternatifs. L'alcool est délaissé au profit d'autres psychotropes peu avouables. Les ateliers produisent de l'artisanat d'art et les membres animent des ateliers créatifs dans un Centre d'accueil pour jeunes en difficultés d'insertion.

Michel à nouveau gravement atteints de bronchopneumonie est hospitalisé du 22 au 30 décembre 1972. Il en profite pour nouer amitié avec son médecin le Dr R. amateur et collectionneur d'art. Il y lit « Une société sans école » de Ilitch dans lequel ils se reconnaît pleinement. Ses écrits à l'hôpital, puis durant les trois mois qui précèdent sa disparition, vingt trois pages de notes regroupant poèmes, souvenirs, pensées, croquis, aspirations, schémas et projets sont d'une densité qui mériterait d'être mieux publiée. En voici déjà quelques bribes :

D'abord il exprime une réserve qui se veut lucide vis à vis de la profession médicale: «La religion de mort »

il cite ici un propos entendu dans une émission intitulée « psychodrame »

« Les médecins combattent la mort, mais on sent que dans le fond ils l'aiment ».

et ajoute :

Et ne vont qu'a regret

Ils satisfont leur pulsion de mort

Puis poétise la ténuité vitale du malade pris en charge en milieu hospitalier : « Au scintillement du couteau Du fléau De la balance hésitante A l'y replonger je m'étouffe Dans la nuit blonde de ses râles Qui crochent au aux angles

Jusqu'à ces arrachés hoquets Glissant et chuintant dans les salles Aux brillants rectangles Lumineux et pâle des dalles »

Il dit sa conviction spirituelle:

« et même si (,) philosophe matérialiste ou définissant Dieu comme pure création du cerveau de l'homme (,) il n'empêcherait pas que comme toute création elle répondrait à un besoin absolu... »

Et puis au jour de noël, sa révolte pensant aux B52 bombardant le Vietnam:

« … le cervelle et la tripe d'enfant n'éclaboussent elles pas la volaille réveillonneuse de Nixon ? ».

Il évoque à ce sujet la série « le massacre des innocents » présentée avec l'Echelle chez Dufresne en 46. Un poignant récit évoque l'effroi solitaire de l'enfant maladif qu'il était à l'âge de quatre ans enfant alors qu'il reçoit un cadeau de noël d'inspiration guerrière et raciste antiallemand.

Il s'accuse de s'être compromis en fondant une famille et réagi :

« ...Je me suis à trente cinq ans jeté à cœur perdu dans un étrange contre sens et j'y ai entrainé ceux que j'aimais le plus en les asphyxiant dans mon stupide entêtement vers un autre chose, que toute ma jeunesse, toute ma peinture surtout, sans que je le sache, rejetaient. D'où cette lutte perpétuelle, ce conflit de plus de vingt années en vue d'une irrecevable et paperassière sagesse. »

Reprenant la phrase de Picasso

«On ne fait pas de bonne peinture avec des bons sentiments » il ajoute :

«ni sans doute une bonne santé dans mon cas, et l'on est pas bon époux bon père et bon peintre. Ce qui se débat en moi c'est l'instinct de conservation non de ma vie mais de ma peinture, pour elle il faut changer la vie, nos vies.

Puis espère une renaissance dans l'inconnu :

« Ma seule preuve de l'amour que j'ai toujours pour A, (Annie) maintenant, c'est la conscience de son âge, de son besoin à 42 ans de plonger en amour lustral, comme moi respirer autre couleur et autre peau. Alors peut être nous retrouverons nous rajeunis, elle dans son corps et dans ses sens dans la brillance et l'éclat qu'il faut rendre à sa maturité, moi espérant mieux au milieu des choses à dire qui seules importent; l'oreille aussi rajeunie par l'attention nouvelle à quelque être nouveau. Je peux tout supporter sauf de ne pouvoir peindre... Nous pourrons aborder « ardents » encore le seuil d'une vieillesse rayonnante pour les enfants, plus étonnés l'un de l'autre et plus amoureux de nos vies (...). Il le faut, pour les enfants, pour nous, pour la peinture. Renaissance de nos démarches. »

Effectivement à son retour de l'hôpital le couple de mes parents s'engage, le 31 décembre dans une relation amoureuse avec un couple ami plus jeune.

Il note des intentions de fonctionnement pour le Centre de Créativité assez proches de ce que l'on appelle aujourd'hui « démocratie participative » :

« ... C'est l'ensemble de la population qui doit décider et susciter la structure du Centre » qui a pour vocation d'être « un lieu de rencontre interdisciplinaire entre art, technique et science ». Je découvre que le statut stipule que l'association prend pour objectif « la promotion et la diffusion de la créativité par l'art » et comprends l'influence de mon éducation sur les choix qui m'ont porté à concevoir ce que j'appelle l'art Socia(B)le : une création artistique par et pour tous, offrant à la personne de se reconnaître et de se sentir reconnue au sein de la société.

Il prévoit encore peindre en sus du projet sur la naissance du MLF décrit plus haut deux projets d'exposition : reprendre « le Massacre des innocents » initié 1946 et enfin, le thème qu'il souhaite aborder depuis longtemps: «Le Bal des ardents ».

J'ai retrouvé dans ses dossiers une documentation succincte et cherché à comprendre cette envie.

Le Bal des ardents

« D'ou émane la pureté de la contemplation,(...), si ce n'est l'essence créative démiurgique « artisan » : celle de se vouloir libre, de le montrer par défi, dans le talent, dans les mouvement de la voix, de se dire par là, voilà je suis libre »

Makan Keita15

Un charivari est organisé le 28 janvier 1393 afin de distraire le jeune Roi Charles VI. Musique, mascarade et danse en sont les réjouissances. Au cours du Bal lui même et cinq de ces amis apparaissent déguisé en sauvage. Méconnaissables ils sont enserrés dans des costumes de lin cousus directement sur eux, puis enduits de poix recouverte de plumes et de poils d'étoupe dans le but d'apparaître « poilus et velus du chef jusques à la plante du pied ». Le Duc d'Orléans, frère du roi, arrive éméché sur ces entre-faits. Voulant identifier les danseurs à la lumière d'une torche maladroitement il les enflamme. Le roi est sauvé de justesse par sa tante qui étouffe les flammes en l'enroulant dans la traine de sa robe.

Le déguisement suggéré par Hugonin de Guisay, écuyer d'honneur normand s'était sans doute inspiré des contacts avec les marins Dieppois qui déjà avaient ouvert sur la côte Ouest africaine au niveau de l'actuel Ghana, un comptoir qui deviendra bientôt sous la coupe des portuguais El Mina. Il reproduit l'apparence des masques animistes de ce pays lointains qui s'appelle alors côte d'Or. Ce prétexte exotique fait encore écho à des rituels exorcistes paysans sensés éloigner le mal des récoltes tout en brûlant à l'issue de fêtes débridées des effigies évoquant les pratiques païennes ancestrales. Si la purification par le feu de pratique démonisées relève de l'exorcisme, l'aura iconoclaste de la fête incarnant pour mieux les amadouer les périls du mal et de la mort est, elle, bien sauvage. Pour les jeunes aristocrates masqué ce jour là, il aurait s'agit de réprimander ou tout au moins se gausser de la favorite de la Reine Isabeau de Bavière, jeune veuve dont la fête célébrait le remariage. Selon la croyance courante que le mariage durait au delà de la mort, celui-ci serait en effet contestable.

Instantanément, dans cette histoire qui tourne mal, la réjouissante ardeur de vivre se trouve consumée en lieu et place du spectre d'une vitalité affaiblie par le vieillissement. En finir et vite, est-ce bien la le souhait de l'artiste qui veut en adopter le thème ?

98

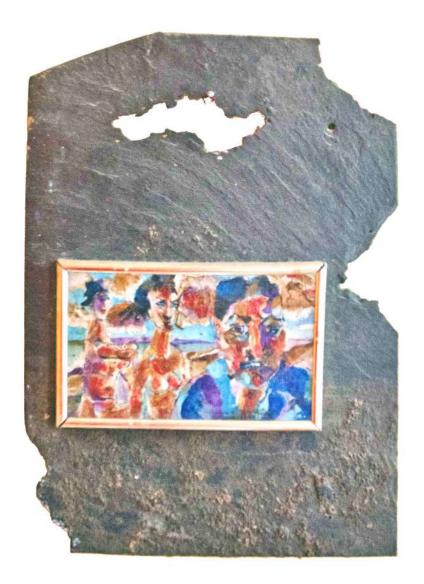
¹⁵ auteur de « Méta colonisation et impérialisme du signe » –Presse Universitaire de Lille -2020

A peine de retour à Gonneville Michel Patrix écrit propos de sa nouvelle relation amoureuse :

« Je quête quelques bouts de badinerie grave avec un être juvénilement ardent et libre. Oxygène de ma brûlure, éclat de mon ardente nuit, lampe obscure de mineur pour m'aider à trouver dans le labyrinthe étouffant et noir de mes profondeurs presque éteintes l'éclat d'acier rafraichissant des reflets de quelques diamants a donner, au prix même de mon dernier souffle. »

Il reprend aussitôt ses pinceaux pour peindre des petits formats fixés sur des ardoises : «Côte d'orage » ; «vague au bond» ; « face au large » ; « l'albatros » ; « s 'envole au vent » ; « loisir doré » ; « retour de bain» ...

Le bal des ardents se consume.



« Retour de bain » - huile sur toile maroufiée sur panneau fixé sur ardoise – 21 x 29 – 1973 Alors que la jeune femme nous conduit ma compagne et moi même en Hollande ou je vis alors, un chat huant éblouis par les phares vient se tuer sur le pare-brise face à lui. La patience invoquée en 1952 a atteint ses limites. De retour à Gonneville, il demande à son amante d'assister à la réalisation de sa dernière toile pour laquelle pose la compagne de mon frère cadet. Ariane y dévide son fil devant la falaise de Pourville au milieu d'oiseaux mourant. Michel Patrix s'éteint quelques jours plus tard au lendemain de la première exposition du Centre de Créativité organisée au château de Pourville. C'est aussi la dernière. Avec la disparition de leur mentor les membres se dispersent.

Il serait romantique de penser que Michel Patrix, sacrifiait au mythe selon lequel tel Gauguin sa quête artistique au prix même de sa vie, le couperait de toute attache. Le mythe de l'artiste maudit prend forme au XIX siècle alors que la bourgeoisie impose son conservatisme. L'aristocratie déchue par la révolution autorisait le fou à se gausser avec esprit de son Roi. Alors que les explorations et exploitations coloniales initient l'information planétaire, l'indépendance critique des artistes novateurs à propos de leur temps devient choquante pour la classe dominante. L'institution académique en charge des commandes officielles s'accroche aux valeurs classiques, les peintres originaux privés de décoration architecturale passent à la peinture intimiste de chevalet. Les ateliers dont le maitre formaient des assistants, se réduisent progressivement au seul artiste. Le salon des refusés ouvre la voie aux marchands audacieux qui gagneront leur réputation visionnaire tout en faisant faire de bonnes affaires aux collectionneurs qui les suivent. Les temps modernes sont plus novateurs, ce romantisme là n'est ne concerne pas le tempérament du chercheur curieux de l'autre.

Pour ce qui concerne les tendances héroïques évoquées plus haut, la motivation de cet artiste, ne concevant pas d'adversité ni d'épreuves à surmonter, ne relève donc pas non plus de la quête d'aucune sorte de Graal, ni de la défense d'un idéal auquel sacrifier sa vie. Fort de mon expérience africaine je vois plutôt dans son existence une aspiration animiste à consacré une générosité désintéressée à l'autre et à l'inconnu et faire ainsi de la mort une interlocutrice familière. Une façon bien à lui de proférer le « S'en fout la mort » que l'on trouve peint entouré de petites fleurs sur les calendres des « taxi-brousses » ou des semi-remorques éminemment surchargés, fendant la savane à toute vibure de mécaniques improbables au risque de basculer leur chargement sur le bas côté. Le même « S'en fout la mort » qui a tant effrayé l'ennemi dans les tranchées de 14/18 face aux barouds d'honneur des tirailleurs sénégalais.



« Les oiseaux morts » - huile sur lin - 140 x 110 cm - 1973

Voici ce qu'en dit l'ami Makan Keita depuis sa Guinée natale.

« ...Quand l'attachement est effectif, c'est-à-dire, quand tu te donnes pour l'autre avec l'attachement pour toute contrepartie, quand le relationnel devient sacrifice, alors tu acquières sans ton propre vouloir un sentiment de libération et d'apaisement.

Le fait d'intégrer ainsi le symbolique, là où l'on ne meurt pas, là où la continuité est possible, par le biais du sacrifice, par le biais du don, alors, alors tu es libre de toute détention de la mort, de tout chantage à la faim ou à la pauvreté, à la misère, à la souffrance, à tout ce qui conduit à la non existence puisque tu sais que par le biais du symbolique la continuité est possible, on « s'en fout la mort ».

A ce sentiment de vécu matérialiste de la mort, je donne le nom par défaut de « conscience de la mort ». Je suis à la recherche d'un terme pour remplacer ce concept quelque peu psychanalytique. J'utilise alors celui de « masque » en attendant de trouver mieux. Le masque pour moi est un tableau, un lieu de communicabilité avec l'autre, comme le Lac de Barro16, comme les cercles de Blaise17, comme « Des petits trous pas chers» de Michel : comme quoi, derrière toutes ces expressions sacrificielles, il y a cette dimension lisible de la nuit.

-

¹⁶ Allusion aux rites précédents la pêche dans ce lac

¹⁷ Allusion à un type d'ateliers ouverts de co-création spontanée animé qui dans le cadre des méthodes dites « d'Art Socia(B)le »

L'investissement de Michel Patrix dans la promotion de la créativité par l'art aspirait à la capacité pour tous-tes à s'exprimer et prendre une participation personnelle librement consentie au devenir commun. Il espérait de la sorte participer à l'émergence d'une culture, je veux dire d'un savoir vivre, édifié par et pour tous-tes et prévenir ainsi par exemple, la frustration existentielle extrémistes. Une préoccupation, somme toute, dont nul ne peut se sentir étranger par les temps qui courent.

Si son inquiétude n'a pas toujours été commode à vivre pour ses proches ni pour lui même, cet artiste là s'est donné sans compter aux autres aussi bien par son attention désintéressée, le regard lucide qu'il portait sur son temps, que par le biais de son art. Ceux qui l'ont connu disent qu'il leur a beaucoup apporté. Nombreux celles et ceux qui disent lui devoir le courage d'être eux même.

Quelques instant avant de partir, épuisé mais serein il écrit : « Je suis pas assez intelligent pour continuer à vivre, l'intelligence est instinct de survie ».

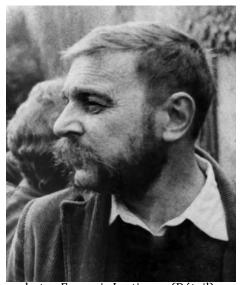


photo: François Lartigue - (Détail) – Fête d'anniversaire des 50 ans -1967

Blaise Patrix Bruxelles le 16 Mai 2021